




Villes et Pays d'art et d'histoire
Le pays de la Provence Verte

Laissez-vous **conter**
le patrimoine rural de la Provence Verte
« **Entre campagnes
et collines** »



Maîtrise d'ouvrage

Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte

Rédaction

Ada Acovitsioti-Hameau, Docteur en archéologie et anthropologie, Vice-Présidente de l'ASER

Philippe Hameau, Maître de Conférences au Laboratoire d'Anthropologie (LAMIC) de l'Université de Nice-Sophia Antipolis, Président de l'ASER

ASER du Centre-Var, association loi 1901 fondée en 1977.

L'Association s'implique dans l'étude interdisciplinaire et la valorisation des patrimoines matériel et immatériel des communes du centre du Var : chantiers de jeunes, restaurations de monuments, enquêtes orales, mise en place de lieux d'expositions, conférences et publications, etc.

Suivi technique

Aurélie Pétré-Robles, responsable du Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte

Photographies

Robert Callier

Spécialisé depuis les années 70 dans la photographie d'urbanisme, d'architecture et d'environnement, Robert Callier a participé à de nombreux ouvrages historiques, culturels et artistiques sur la Provence.

Dessins et plans

ASER

Réalisation

Autrement dit communication  04 92 33 15 33

Cet ouvrage, fruit d'une collaboration entre l'ASER et le Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte, est le premier d'une série de publications thématiques sur le patrimoine de la Provence Verte.

Couverture :

Quille du Tillet / Extrait de Carte de Cassini (XVIII^e s.)



La plaine de La Roquebrussanne

Cet ouvrage a été réalisé pour tous ceux qui désirent connaître le patrimoine des trente-sept communes qui composent la Provence Verte.

Situé au centre-ouest du département du Var, ce territoire possède un riche patrimoine rural reflétant la longue histoire des hommes. Loin d'être figées, ces différentes architectures souvent qualifiées de "vernaculaires", attestent des activités passées et présentes des habitants des campagnes et des collines provençales.

Alors, laissez-vous conter le patrimoine du pays de la Provence Verte !

Sommaire

Des paysages et des hommes

Etat des lieux	p. 3
L'impact humain sur le paysage	p. 4

Matériaux et techniques de construction

Les carrières	p. 7
Une architecture rurale	p. 7
Le troglodytisme	p. 8

Les structures pour aménager l'espace

Les limites	p. 11
Les voies d'accès.	p. 12
L'épierrement	p. 13
Les structures de l'eau.	p. 14

Les édifices de l'espace cultivé :

les structures domestiques

Les fermes et les bastides	p. 18
Les cabanons	p. 19

Entre cultivé et inculte :

les structures d'élevage

Les bergeries.	p. 20
Les ruchers	p. 22
Les pigeonniers	p. 23

Les structures artisanales

de l'espace inculte boisé

Les cabanes de charbonnier	p. 24
Les fours à chaux	p. 25
Les fours à cade	p. 26
Les glacières.	p. 28
Les postes de chasse	p. 29

Des paysages et des hommes

La diversité des paysages du pays de la Provence Verte témoigne des activités de l'homme sur ce territoire et de leur impact sur le milieu naturel.

Le compartimentage naturel

Le territoire du pays dénommé «Provence Verte» englobe une partie de ce que les géographes, les historiens et les ethnologues appellent le Var des «plateaux et collines». Cette appellation recouvre des caractéristiques physiques mais aussi des réalités sociales, économiques et culturelles. L'analyse et l'interprétation de ces spécificités sont essentielles pour donner du Moyen-Var en général, et de la «Provence Verte» en particulier, une image aussi proche que possible de la réalité. Identifier ces spécificités suppose une connaissance intime des lieux et des gens.

La «Provence Verte» s'étend des massifs de la Sainte-Baume, de la Loube, du Saint-Clément et des Thèmes jusqu'aux deux Bessillons.

Côté ouest, elle s'ouvre sur le Pays d'Aix, et côté est, elle s'arrête brusquement au milieu des espaces boisés qui dominent le «Cœur du Var». Le socle rocheux est calcaire et fortement boisé, avec des peuplements de chênes et/ou de pins. Il s'agit d'un ensemble de dépressions et d'élévations oscillant entre 300 et 900m : un paysage compartimenté, étagé et diversifié. Les ressources en eau sont variées : sources pérennes et intermittentes, cours d'eau aux régimes instables qui convergent vers le fleuve Argens, retenues naturelles et suintements de rochers. L'eau circule beaucoup sous terre au travers des formations karstiques (dues à la dissolution du calcaire). L'érosion provoque des paysages hérissés de rochers aux formes tourmentées.

Le caractère apparent de cette zone est donc son morcellement géographique. Ce fractionnement de l'espace entraîne des variations concernant le climat, la végétation, la faune, les cultures, la sociabilité et les loisirs. Les fonds de vallon et les petites plaines fermées, les plateaux et les dolines de



Un cros planté d'arbres fruitiers et de vignes

hauteur (dépressions remplies de terre dite terra rossa), les versants différemment exposés constituent autant de terroirs particuliers. Ce sont, traditionnellement et selon les lieux, des terres à blé, à fourrage, à pois chiches ou propices au maraîchage, des coteaux à vignes ou à arbres fruitiers, des bosquets qui favorisent la chasse du petit gibier à plume ou des zones boisées abritant le sanglier. Jusqu'au milieu du 20^e siècle, la majorité des activités vivrières et de loisir des habitants se déroulait à l'intérieur de ces petits univers.

Les cros agricoles

Les petites plaines fermées qui bordent les vallées et parsèment les hautes terres sont appelées cros ou crosses (de cros = le creux). Elles sont des dépressions diversement formées et colmatées, appelées dolines par le géologue. La qualité et la quantité de leur remplissage font que la fertilité de ces dépressions est variable mais toujours exploitable pour les cultures ou pour la pâture. Aménagés en terrasses basses et larges en plaine, les cros accueillent la vigne mais aussi des oliviers et

autres arbres fruitiers isolés. Des cabanons occupent leur périphérie ou sont bâtis sur des buttes qui émergent par endroits. Les silhouettes des puits surgissent en lisière des parcelles. En plaine ou en hauteur, les fonds des cros gardent l'humidité et conservent leur couche herbeuse en période sèche. Ils servent de pâturages saisonniers. D'autres, sont utilisées pour des cultures céréalières ou fourragères et font partie de domaines agropastoraux.

Vastes ou miniaturisés, les cros s'insèrent dans des terrains boisés et accidentés. La variété paysagère ainsi créée s'accompagne d'activités et de ressources diverses : rotations pastorales, cueillette et agriculture, élevage et chasse. La zone déprimée et les versants qui l'entourent constituent très souvent un micro-terroir spécifique, exploité à partir de quelques fermes ou cabanons. Les usagers y entretiennent souvent des rapports sociaux de production (entraide et échange). Ils y ont aussi des relations faisant référence à des sentiments d'appartenance commune (ils sont des "gens de tel quartier"). L'utilisation de certains équipements (ressource en eau, lavoir, aire à battre, etc.) leur est réservée. Des cheminements privilégiés, des cultures favorisées, des cueillettes exclusives expriment la singularité du lieu et la solidarité de ceux qui le fréquentent.

Les "plaines de hauteur"

Les massifs de collines culminent souvent en un plateau uni ou en plateaux successifs qui finissent en barres abruptes surplombant bassins et vallées. Les axes de circulation qui relient des territoires voisins passent souvent en contrebas de ces barres. Les "plaines de hauteur" sont tant des greniers à blé que des prairies naturelles ou des terres à fourrage. Elles participent à l'économie agropastorale locale. Elles accueillent des fermes/bergeries de toutes tailles et représentent un maillon indispensable pour les rotations des troupeaux. Leurs parties boisées et les vallons qui en descendent sont des lieux de prédilection pour les artisanats forestiers. Une bonne partie des terres à usage collectif se situe sur ces plateaux et versants. L'eau y est présente avec des creux de rochers, des mares, des suintements et des ruissellements captés, des puits alimentés par des nappes suspendues, des résurgences en joint de strates diversement aménagées. Les extrémités de ces zones perchées sont souvent aussi les points géodésiques où se dressent chapelles, oratoires et bornes de limites.

Le lien entre les terres fertiles de hauteur et les communautés qui les exploitent est fonctionnel mais aussi fortement affectif. Le fait que plusieurs territoires se joignent aux abords de ces terres renforce le sentiment que les droits de passage, de pâturage, d'accès aux ressources forestières de deux côtés des limites sont des revendications légitimes. Ainsi, cultivateurs, bergers, bûcherons, charbonniers et autres artisans, paysans à la recherche de produits divers ou chassants, colporteurs, hors-la-loi se sont longuement côtoyés sur ces hauteurs. Même au plus profond d'espaces boisés denses la présence de l'homme se signale par de menus vestiges.

Une multitude de constructions et d'aménagements atteste la vocation pastorale des "plaines de hauteur". La réhabilitation pastorale de ces lieux est donc à encourager même si les bêtes introduites (des bovins et des caprins plutôt que des ovins) ne sont plus les mêmes et si les rythmes et durées de leurs séjours sont modifiés. Les unités géographiques formées par l'élévation et les terres basses adjacentes (cuvettes ou vallons) se prêtent pour observer et comprendre la division fonctionnelle de l'espace inculte et boisé : vallons pour les activités forestières, voies de déplacement des troupeaux, chemins charretiers, clairières cultivées, sentiers et terrains pour la chasse. Mis en place par la pratique répétée des mêmes activités sur les mêmes lieux, ces terroirs spécialisés sont les témoins de l'aménagement du territoire dans une optique pluraliste et globale. Là encore, ce sont les restes des constructions des tâcherons, des éleveurs et des artisans qui éclairent leur labeur, leurs trajets d'un espace à l'autre, leurs relations entre eux et avec le monde rural dont ils sont issus. Parce qu'ils existent, ces vestiges permettent une valorisation nouvelle de ces espaces en tant qu'espaces patrimoniaux.

L'importance de la «colline»

Les hommes ont su intégrer leurs repères spatiaux, temporels et sociaux dans cet espace morcelé. Au lieu de diviser, ces différences ont renforcé un même sentiment d'appartenance par le partage des savoirs (sociaux, topographiques, naturalistes, etc.) et par la réciprocité des jugements (sobriquets, stéréotypes, etc.) que chaque communauté porte sur les autres. Les hommes ont également été unis par leur ruralité (sociétés relativement «fermées», attachement aux valeurs de la campagne et des travaux de la terre) et par leur rapport constant et coutumier avec l'espace sauvage, ce qu'on appelle communément la «colline». Bien que revendiquée par les anciens autant que par les nouveaux habitants, la ruralité est un caractère qu'il faut nuancer. Le bâti des villages et leurs services ont beaucoup évolué au cours des dernières décennies mais ces changements n'ont pas complètement éliminé le caractère traditionnel mitigé de cette zone. Cette situation est habituelle en Provence : l'urbanité des villages n'annule pas la physionomie rurale des campagnes. Quant au rapport à la «colline» appelée *bosc*, *bouasque*, *collo* ou *couâlo*, il constitue un fait important pour comprendre l'identité locale. La colline n'a pas simplement le sens géographique d'un relief de faible hauteur. C'est avant tout une zone façonnée par les activités forestières, pastorales, ludiques, rituelles et festives qui s'y sont déroulées, librement ou selon des règlements, pendant des siècles. Aujourd'hui, la «colline» est toujours d'un usage commun. Elle demeure un enjeu pour des revendications identitaires autant que pour des projets d'aménagement territorial.

Le long aménagement du territoire

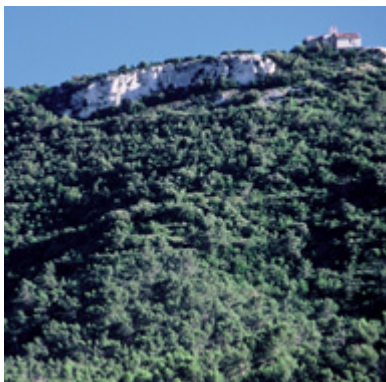
L'implantation des hommes dans ce territoire récemment appelé «Provence Verte» est ancienne. Les hommes se sont toujours adaptés aux potentialités des lieux tout en les modelant par des déforestations, des défrichements et autres aménagements.

A chaque époque, des facteurs physiques (hygrométrie et température) et socio-économiques ont influé sur les manières de s'installer et de s'approprier l'espace.

Les premiers établissements connus sont datés du Néolithique (6^e à 3^e millénaire avant J.C.). Il s'agit alors de villages en plaine, de cavités à mi-pente, de dolmens et de grottes sépulcrales ou ornées sur les hauteurs ou au cœur des massifs. Le perchement des installations humaines caractérise les Âges des Métaux et les places fortes appelées oppida de l'Age du Fer sont parfois à l'origine des châteaux médiévaux ou constituent les premiers regroupements de maisons des villages actuels. Pour arriver à ces derniers, rarement documentés avant les 12^e ou 13^e siècles, il a fallu passer par la dispersion gallo-romaine (les domaines agricoles ou villae) et celle du Haut Moyen Âge (hameaux, fermes et grottes), les regroupements autour des châteaux, le déperchement de certains habitats, la reconquête des campagnes, des écarts et des hauteurs par des fermes, des bergeries, des cabanes et des cabanons.

L'implantation humaine en «Provence Verte» a donc connu de multiples formes.

Ce que nous voyons aujourd'hui de l'habitat groupé et dispersé date essentiellement des 16^e - 19^e siècles. S'ajoute à ces installations tout un cortège d'ouvrages participant à l'aménagement global des territoires : terrassements, épierrements, étagements, chemins (pour les hommes, pour les charrettes, pour le bétail), structures de



Le castrum de Rougiers

bornage, structures pour l'eau (réserves, réservoirs, adductions, canaux), chapelles et oratoires qui indiquent et protègent les limites, les passages et autres points géodésiques, etc. Plusieurs de ces aménagements (voies de passage, points d'eau, limites, sites sacrés) occupent les mêmes emplacements depuis des époques anciennes et témoignent d'une permanence dans l'usage des espaces et dans l'organisation des territoires. Les activités forestières (charbonnage, chaux, poix, chasse, etc.), le pastoralisme et les prélèvements de matériaux de toutes natures se déroulent dans les mêmes lieux. La stabilité même du tracé de plusieurs axes de circulation, dont la N7 se confondant avec l'antique via aurelia, témoigne de cette continuité d'usage.

Un lieu de vie

L'aménagement global d'un territoire est tout autant mental que matériel. Les contraintes imposées par les lieux autant que les représentations qu'ont les usagers de ces espaces sont prises en compte afin de créer un espace de vie qui convienne à tous et se modifie lentement. Ainsi, en «Provence Verte», pendant les quatre derniers siècles, s'est élaboré un art de vivre intermédiaire entre les modes paysan et citadin. Cet art de vivre continue d'être transmis et apprécié malgré les évolutions



La plaine de Montfort-Carcès

majeures observées dans la composition des populations, dans les modes d'habiter et dans les occupations des habitants ces quarante dernières années. L'activité des coopératives et des sociétés de chasse, le maintien des syndicats d'arrosants, la persistance des cercles, la continuation des fêtes et des foires sous des formes usitées ou renouvelées, l'usage actuel des trajets anciennement connus pour la détente et pour la cueillette, les liens observés entre les réseaux familiaux et amicaux et la politique locale, indiquent que la trame traditionnelle de l'organisation spatiale et humaine est encore solide. Il est donc encore possible d'imaginer des schémas de développement économique et touristique qui assimilent cette trame ancienne et la maintiennent. L'habitat groupé, les techniques de construction, les loisirs et les déplacements de proximité, les réseaux de coopération, les commerces et les marchés locaux, les cycles de festivités annuels, etc., sont autant de critères à maintenir. Ce sont des critères propres au territoire «Provence Verte», des qualités qui lui permettent de se singulariser, d'affirmer une personnalité, discrète mais ancrée dans la durée car elle puise ses valeurs dans des sites, dans des objets, dans des pratiques, des gestes et des comportements d'un quotidien habituel et familial.

L'importance du bâti et des hommes

Au nombre des caractéristiques de la «Provence Verte», l'architecture hors agglomérations, celles des zones cultivées et de la colline, se présente riche et diversifiée. Elle implique de la part des hommes, tout à la fois, une bonne connaissance du territoire et de ses matériaux, un savoir-faire technique et une compréhension de la particularité des lieux qui accueillent les diverses constructions. Bâtir ne s'improvise pas et répond à de multiples exigences d'ordre géographique, fonctionnel ou même social. L'inventaire présenté ici fait donc d'abord état de l'origine des matières premières et des techniques de construction. Ensuite est exprimée toute la diversité de l'usage des aménagements, que ceux-ci soient utilisés pour délimiter, parcourir ou ordonner l'espace, abriter hommes, bêtes ou différents produits, ou bien qu'ils soient construits pour transformer plantes et minéraux. Enfin, nous verrons que la variété de ces structures et de leurs usages, souvent obsolètes, marque encore et durablement le paysage.

Les structures présentées ici le sont selon leur fonction prioritaire. Une cabane de charbonnier est d'abord édifiée pour abriter l'artisan, un surplomb rocheux est d'abord barré pour contenir un troupeau d'ovins ou de caprins, un tas de pierres est d'abord aménagé pour épierrier une surface à vocation agricole. Toutefois, ces divers aménagements servent à bien d'autres choses, au moment de leur construction comme après leur abandon. Une cabane de charbonnier sert pour la surveillance de la charbonnière et/ou d'habitation mais, abandonnée, elle peut aussi être transformée en poste de chasse. De même, l'abri à vocation pastorale peut servir ponctuellement d'habitation occupée par des artisans forestiers ou de lieu de rendez-vous pour la chasse.

De même encore, un tas de pierres est constitué des pierres extraites du champ voisin mais il n'est pas exempt d'aménagements internes (niches, cabanes, couloirs, etc.) mis en place pour différentes activités (apiculture, abri agricole, chasse, etc.). Parce que les structures bâties font l'objet d'un recyclage, nous les retrouverons donc parfois en plusieurs endroits de ce texte.

De même, si la tendance est à une maçonnerie en pierre sèche de plus en plus présente à mesure que l'on pénètre dans les espaces boisés, il existe des constructions montées à sec dans les zones agricoles et des structures bâties au mortier de chaux dans la colline.

L'architecture existe parce que des hommes l'ont faite : des hommes avec leur logique, avec leur appartenance à un groupe social, avec leur histoire personnelle, etc. En conséquence, tous les types de structures présentés ici admettent une grande variété de formes et il devient logique de donner une large part de cette présentation aux hommes qui les ont faites et qui les ont utilisées.



Vue générale d'un village de plaine : Sainte-Anastasia sur Issole

Matériaux et techniques de construction

L'homme a su s'adapter à son milieu en exploitant les matériaux naturels.
En résulte une bonne intégration de l'habitat à son environnement.



Une carrière de pierre calcaire entre Bras et Brignoles

Prélever et fabriquer sur place

Les matériaux prédominants de la construction sont la pierre et la terre cuite. La pierre est extraite sur place lors des fondations et des épierremments à moins qu'on ne l'apporte depuis des carrières. Quand il s'agit de maisons de village et de bâtiments à usage communautaire, ces carrières sont souvent situées en limite de commune. Ces endroits gardent de nombreuses traces des fronts de taille exploités en bancs concentriques réguliers. Ailleurs, tout affleurement rocheux a pu servir de carrière. La végétation repoussant, il est souvent difficile d'observer les anciennes traces d'extraction.

Bancs et affleurements calcaires donnent aussi la pierre pour la fabrication de la chaux. Les carrières de gypse (gypsière) à ciel ouvert ou en galerie permettent de fabriquer le plâtre. Les matières premières qui servent pour les liants et les enduits (sables, graviers et argiles) sont également récoltées sur le territoire communal. Les quartiers propices pour ces fournitures, sont connus de tous et répondent à des noms spécifiques : "Arenier" ou "Arenière" (Arenâou) ou lei Sablo pour les gravières et les sablonnières qui se situent à proximité des villages ou dans la colline.

Le sable est souvent récupéré dans "les anses de panier" (les méandres) d'une rivière. Les carrières d'argile sont plutôt à flanc de colline. Des contrats passés entre les communautés et les artisans, tuiliers ou potiers, nous signalent la nature des objets fabriqués : tuiles (téoule), carreaux pour les revêtements des sols (malons), tuyaux pour les canalisations (bourno, bournéou), etc. De même, les pièces de bois nécessaires à la construction (charpentes, planchers et huisseries) sont prélevées soit sur les terres privées, soit dans le communal.

Quelques particularités architecturales

Le bâti général des maisons, des locaux de service et de quelques structures de grande ampleur n'est pas vraiment spécifique au territoire de la "Provence Verte". Pour les bâtiments importants, les propriétaires font appel à de véritables artisans-maçons. En revanche, les autres structures sont souvent édifiées par leur utilisateur, avec les matériaux ramassés à proximité de la construction. Les techniques architecturales citées ici valent surtout pour les fermes et certains gros cabanons.

La pierre de taille intervient très peu dans la construction, essentiellement pour l'encadrement des ouvertures et pour les chaînages d'angle. Les bâtisses libres d'appui, les maisons de maître et les fermes montrent un plus grand souci de bien agencer les angles de mur pour éviter qu'ils ne soient endommagés par le passage des attelages. Le gros œuvre de la maison est le plus souvent en pierres tout venant ou équarries, liées avec un mortier de chaux de qualité variable selon le dosage chaux et sable. Les murs qui affrontent le mistral (nord-ouest) ou la pluie (est/sud-est) sont généralement aveugles. La face orientale laissée à l'air libre peut être protégée par des

tuiles-écailles vernissées. C'est le cas pour de nombreuses bastides en plaine et pour certaines demeures bourgeoises, à Carcès notamment.

Plus rarement, le mur oriental est constitué de deux parements parallèles, éloignées l'un de l'autre d'une trentaine de centimètres. Le vide entre les deux parements agit comme un isolant contre l'humidité. Les toitures ont une faible pente et sont constituées d'une armature de poutres, de pannes et de chevrons. Les tuiles creuses ou canal, fabriquées localement dès le 14^e siècle, sont simplement posées sur les chevrons et maintenues par quelques pierres plates, plus rarement collées au mortier sur un lit de lattes. Une construction plus solide (mais aussi plus lourde) consiste à poser des malons sur les chevrons avant de placer les tuiles : ce que beaucoup appellent une toiture "à la marseillaise". La génoise dont le rôle est d'éloigner des murs les eaux de pluie compte un nombre d'autant plus grand de rangées de tuiles que ces murs sont hauts. Pour les locaux habités, l'usage de crépi est généralisé : enduits à la chaux à l'extérieur, enduits à la chaux et/ou au plâtre à l'intérieur.



Le mur oriental recouvert d'écailles de la bastide de Saint Julien à la Celle

Ces revêtements renforcent un appareil ajusté de façon irrégulière et garantissent la construction contre l'humidité. Ils sont teintés dans la masse avec des sables locaux aux nuances ocrées. Encadrements des ouvertures et bandeau sous la génoise sont parfois peints en d'autres couleurs (blanc, bleu ciel, bleu/vert, rouge). Une frise à décor végétal, agrémentée ou non d'une date, court parfois au sommet de la façade principale.

Le sol des habitations est dallé ou carrelé mais la terre battue existe aussi pour les rez-de-chaussée des fermes et pour les cabanons.

Une mince chape de mortier ou, de nos jours de ciment améliore ces sols rustiques. Portes et fenêtres sont fermées par des vantaux en bois pleins ou construits d'un placage de planches croisées. Les ouvertures de moindre importance sont généralement fermées d'un seul barreau vertical en forme d'épi appelé "claustrade". Les bâtiments de service (granges, bergeries, étables) ne sont ni crépis, ni dallés. Nombre d'entre eux sont même bâtis à sec surtout quand ils se trouvent dans la colline.



Le mur double de la bastide de Cascavéou à Rocbaron



Les habitations troglodytes du Rocher à Cotignac

La diversité des structures : le travertin

Les massifs calcaires sont parcourus de barres rocheuses creusées de nombreux surplombs ou entaillées par des couloirs plus ou moins larges. L'homme a profité de cette configuration naturelle des lieux pour y installer des locaux d'habitation, de service ou à usage technique. Le troglodytisme n'est pas un phénomène d'exception en "Provence Verte" mais il n'a pas toujours l'ampleur qu'on lui connaît ailleurs.

Près ou même à l'intérieur des agglomérations, c'est souvent le travertin (ou tuf calcaire) qui est creusé pour y implanter des étables, des remises, des granges voire des habitations et des édifices religieux. De tels aménagements parfois très complexes existent et sont parfois visitables à Méounes, Seillons, Châteauvert, Correns, Cotignac, Barjols, Varages, etc.

Le travertin se creuse facilement. Il permet d'agrémenter l'espace de nombreuses niches, fenêtres, couloirs, etc. Des rigoles au pied d'une paroi permettent l'écoulement des eaux d'infiltration. La façade peut être fermée par un mur bâti au mortier. Elle est toujours percée d'un orifice non obstrué pour éviter que la buée n'emplisse l'espace interne.

Les constructions qu'on observe aujourd'hui dans ces émergences de travertin sont récentes (18^e-20^e siècles). A Cotignac, seul l'Hospice, dont on visite encore le rez-de-chaussée, est mentionné anciennement : sa création remonterait à 1314. La densité des constructions (maisons, magasins, granges, étables, loges à cochons) semble être en hausse dans le cadastre de 1744. Elle est déjà en baisse dans le cadastre napoléonien. L'éboulement de 1902 détruit une partie de ces locaux mais beaucoup sont déjà enregistrés à cette date comme abandonnés.

La diversité des structures : le calcaire

Les gorges de plusieurs cours d'eau abritent aussi des aménagements en grotte ou sous abri plus ou moins complexes. Dans les gorges du Carami, la Baume Saint-Michel est aménagée dès le 6^e millénaire av. J.C. Les structures qu'on y observe aujourd'hui datent essentiellement du Moyen Age et de l'Ancien Régime : implantation d'une chapelle à abside à pans coupés, construction d'une citerne et de diverses cellules. D'autres salles sont construites ensuite avec des matériaux de récupération. Dès le début de l'occupation, la maçonnerie au mortier sert pour les parties sacrées du site et l'appareil à sec pour l'aménagement des accès et des abords. Sont aussi en pierres sèches les locaux habitables récents et les soutènements des

terrasses qui étagent la pente, du porche de la grotte jusqu'aux berges de la rivière. D'autres anfractuosités de la vallée du Carami présentent d'intéressants aménagements (mur monté à sec barrant l'entrée, empilements de dalles pour servir de sièges, etc.) destinés à des séjours saisonniers ou ponctuels. De même, diverses cavités et surplombs du vallon Sourn, en amont de Correns, sont fermés par des murs en pierre sèche. Les petites fenêtres en meurtrières de l'un d'eux trahissent son usage pastoral : c'est une bergerie implantée dans un abri naturel aménagé.



Le troglodytisme du Vallon Obscur à Correns : un cabanon sous surplomb rocheux

Les occupations ponctuelles

L'idée de grottes-refuges aménagées à des époques de grande insécurité est régulièrement invoquée mais rarement démontrable. Ainsi, un surplomb barré situé en contrebas de la Barre de Saint-Quinis à Sainte-Anastasia, est donné comme l'un des repaires du bandit Gaspard de Besse. Or, ce local peut tout aussi bien constituer une bergerie. La pente importante du chemin d'accès et sa position au-dessus d'un versant abrupt ne sont pas des critères suffisants pour éliminer l'usage pastoral. De même, la Baume dite du Guerrier dans le vallon Obscur à Correns, où la tradition place le repaire d'une ou de plusieurs personnes fuyant la justice ou persécutées, se présente comme un habitat rural et rupestre relativement banal.

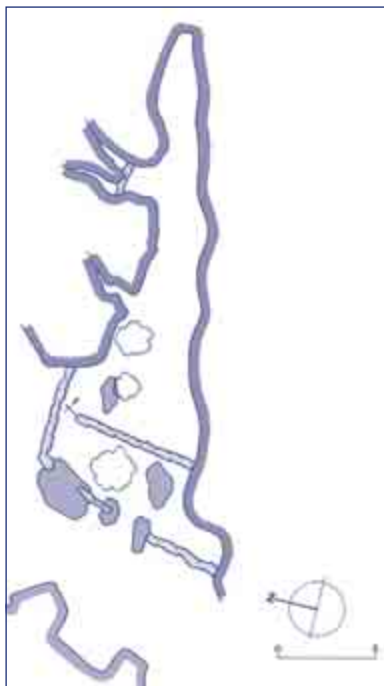
Quelques charbonniers se sont installés dans des cavités au cœur des massifs. Que ces abris soient spacieux ou étroits, ils y ont systématiquement construit leur cabane en pierre sèche et toiture de feuillage : comme si la voûte naturelle n'était pas suffisante pour les abriter, comme si l'espace de la cabane était indispensable pour qu'ils se sentent vraiment charbonniers. L'eau suinte souvent sur les parois de tels abris mais elle n'est pas jugée répulsive. Elle est simplement canalisée par des drains ou recueillie dans des bidons en tôle. Les chasseurs sont aussi de fréquents utilisateurs de ces cavités qu'ils aménagent sommairement pour y faire du feu, pour s'y asseoir et guetter le gibier, voire pour y dormir. Certains "postes à feu" sont bâtis dans le renforcement d'une paroi rocheuse ou sous un faible surplomb barré par un muret.

Le troglodytisme pastoral

Ce sont surtout les bergers qui reconvertissent les formations rocheuses en lieux utiles pour le parcage et pour la garde du troupeau. Ils mettent en place un réseau de sites aptes à répondre aux besoins des bêtes en espaces et nourritures variés et complémentaires. En plus des bergeries bâties en dur, les bergers recherchent donc les chaos rocheux spacieux et les abris qui s'étirent en longueur. Ils peuvent ainsi trier les bêtes avant de les parquer (de les "serrer") et les séparer par sexes et par âges. Ces parcs troglodytiques ont été d'un usage courant jusqu'au milieu du 20^e siècle.

Il peut s'agir de failles et de couloirs barrés transversalement par des murets en pierres sèches et par des barrières végétales. Hommes et bêtes sont logés dans des locaux placés en enfilade, les hommes près de l'entrée, les bêtes dans les espaces arrière. Les chaos rocheux sont également colmatés par des murets bâtis à sec et servent d'enclos à ciel ouvert. L'homme s'y aménage un espace personnel dans un renforcement perché ou dans une anfractuosité proche. Les cirques rocheux sont barrés sur leurs parties ouvertes. Ils sont transformés en enclos et procurent de l'ombre, de la fraîcheur et la couche herbeuse nécessaire pour le pâturage des bêtes. De longs abris sous roche sont fermés par des murs-opercules en pierres sèches, percés ou non de meurtrières. Enfin, les grottes accessibles par une rampe naturelle sont des lieux appréciés pour leur ambiance climatique inverse de celle de l'extérieur. Elles sont chaudes en hiver et fraîches en été. Il est possible que l'hygrométrie et l'aération de certaines de ces salles aient été recherchées pour l'entreposage et la maturation des fromages.

Partout, la pierre sèche prolonge le rocher et le mortier n'entre dans la maçonnerie que pour rendre étanches d'éventuelles citernes à proximité de ces établissements pastoraux. Par contre, de très nombreux éléments de construction nous manquent : tout ce qui était en bois et était amovible.



Une fissure utilisée pour le parcage des bêtes à La Roquebrussanne

Le troglodytisme agricole

Des formations rocheuses ont pu servir pour les installations de cultivateurs, de l'abri sommairement aménagé au cabanon à étage et même à la ferme complexe bâtie sur plusieurs niveaux. Le vallon des Baumes à Correns montre plusieurs cavités formées dans les travertins et aménagées en habitations plus ou moins permanentes. La plus spectaculaire couvre une surface de 320m² environ pour 5 à 7m de hauteur. C'est une vraie ferme agencée sur trois niveaux, avec des locaux de stockage pour les grains, pour les foins et l'huile, une bergerie à piliers, des étables et des appartements qui ont abrité, périodiquement, deux familles jusque dans les années 1980. Le domaine s'étendait alors sur les deux rives du torrent et produisait des légumes frais et secs, des fourrages, de l'huile d'olive remplacée par le vin dans les années 1920. Les propriétaires élevaient aussi des ovins qui stationnaient dans la ferme rupestre mais aussi dans les bergeries qui se trouvent sur le plateau en amont. Parce que l'utilisation du site était agricole et parce que sa fréquentation était prolongée, la maçonnerie est au mortier de chaux et les murs sont crépis.

Les structures pour aménager l'espace

A des fins d'organisation du territoire et d'amélioration de la vie quotidienne, l'homme a su très tôt aménager et structurer son environnement proche.

Les bornes

Au cœur de la "colline", les conffronts entre deux ou plusieurs communes sont régulièrement matérialisés par des ouvrages bâtis. Des éléments remarquables de la nature tels qu'un rocher haut et isolé, un point d'eau ou un grand arbre ont pu remplir ces fonctions de témoins de limites. Quelques croix gravées encore visibles sur des plaques rocheuses ont participé à la délimitation des territoires communaux. Ces témoins sont le plus souvent complétés par des éléments construits : des bornes ou *terme*, des pierriers ou *clapié* et des oratoires. Les terme peuvent être des stèles dressées et armoriées : plusieurs de celles qui délimitaient la seigneurie de Forcalqueiret sont exposées au Musée du Pays Brignolais. Les terme bâtis sont des piliers tronconiques ou prismatiques, d'une hauteur de 1m à 1,50m, construits en pierres sèches ou "à chaux et à sable". L'un des plus ostensibles est érigé sur le point culminant du massif d'Agnis (919m alt.). C'est la "Quille du Tillet", haute de 4,30m, percée de part en part par un regard qui permet de viser l'alignement des termes qui délimitent les communes de Signes et de Mazaugues.

Près de soixante terme sont observables entre le Val et Bras. Ce sont des piliers maçonnés à sec ou au mortier formant au moins trois alignements, révélateurs de plusieurs opérations successives de bornage entre l'Ancien Régime et le milieu du 19^e siècle. L'extrémité sud de l'alignement encore valable aujourd'hui est matérialisée par l'"Oratoire des Quatre Termes" qui marque les conffronts de Bras, Le Val, Brignoles et Tourves. Dans d'autres zones boisées les terme communaux prennent la forme de longs clapiers parallépipédiques qui matérialisent les limites à la façon d'une ligne pointillée. Des constructions bâties peuvent aussi délimiter des quartiers, des propriétés ou des activités. Ainsi, de longs murs en pierre sèche gravissent parfois les flancs des collines et convergent vers le sommet, formant un parcellaire rayonnant. De petits amas de pierres signalent les limites d'une zone destinée au pâturage des bêtes. Parfois aussi, une simple pierre relevée au sommet d'un mur de soutènement signale la limite entre deux parcelles.



Une chapelle de limite :
Notre-Dame de Pitié au Val

Les édifices sacrés

Les limites sont souvent sacralisées : une croix, un oratoire ou une chapelle est édifée sur une crête ou un point culminant qui domine le territoire d'une communauté. Le "Pilon Saint-Clément" par exemple, indique un ancien oratoire sur le point culminant du massif homonyme et surveille les territoires de Néoules, de Garéoult et de Rocbaron. Parmi les chapelles perchées, celles qui sont dédiées à la Vierge sont les plus nombreuses. Les limites des espaces jugés infernaux sont plutôt sous la protection de l'archange Michel. Ainsi, la baume Saint-Michel dans les gorges du Carami est un sanctuaire troglodyte cité dans un document du 16^e siècle faisant état du bornage des territoires de Tourves et de Mazaugues : "ung grand rouqas relevé sur la chappelle Saint-Michel que y a une croix" (un grand rocher relevé au-dessus de la chapelle Saint-Michel et marqué d'une croix). Bien entendu, la construction de ces terme particuliers en l'honneur d'un saint ou de Notre Dame est soignée et faite pour durer.



Le terme dit
"Quille du Tillet"



L'oratoire
des "Quatre Termes"



Un terme communal entre
Bras et Le Val

Sentiers et chemins

Routes et chemins ont toujours sillonné en tous sens le territoire, dans les plaines comme au plus profond des collines. Dans les zones incultes et boisées, le couvert végétal s'est même refermé sur de très nombreux anciens chemins. Pendant l'Ancien Régime, l'entretien des chemins charretiers (carreirado ou carrairo) est à la charge de la communauté et leur largeur est réglementée mais peut être différente d'une commune à l'autre.

Transporter un chargement ou convoier des bêtes sur de tels chemins reste délicat. Au besoin, il faut charger les marchandises à dos d'homme à certains endroits ou délester la charrette dans les montées. Un bon charretier doit savoir équilibrer les charges, ménager les sabots de ses bêtes et les roues de la voiture, et remettre en place une pierre de bordure qui a glissé. La carraire est la route qui fait le lien entre l'espace inculte et boisé et l'espace cultivé et urbanisé. Les chemins exclusivement liés à l'espace collinaire n'ont pas de nom propre. Ce sont des camins ou camineto : "sentiers de colline" ou "pistes de sanglier" dans le langage actuel. En revanche, ils traversent des lieux qui portent un nom évocateur. Ils ne sont entretenus que par le passage répété des usagers de la colline.

Certaines voies d'accès sont empruntées par une multitude d'usagers différents. D'autres ne le sont, pour un temps plus ou moins long, que pour une activité. Ainsi, certains chemins ne servent qu'au déplacement des troupeaux, d'autres qu'aux charrois de pierre, de chaux ou de bois des artisans forestiers, etc. Tout dépend bien sûr de l'espace traversé : zone de pâture, surface rocheuse, fond de vallon boisé, etc. Les chemins muletiers ou charretiers sont souvent soutenus par des murs plus ou moins hauts selon la déclivité de la pente. Ils peuvent également être bordés de grosses pierres



La Carraire du Défens à Entrecasteaux

équarries ou de murs bas formant parapets. Des rigoles revêtues de pierres peuvent même border une voie pour écarter les eaux de ruissellement.

Dans la plaine, passant au milieu des terres cultivées, le chemin est souvent limité de chaque côté par des murs qui ne sont rien d'autre que des structures d'épierrement. Certains d'entre eux sont spectaculaires comme le "Mur de Chine" à Forcalqueiret : deux murs de 2m de haut pour 1 à 2m de large bordant une portion de l'ancienne route dite médiévale. Nous observons la même chose au quartier des Colles, à Entrecasteaux où des pierriers continus bordent la carraire, large de 2,70m, qui traverse la commune du nord au sud. L'épierrement est même utilisé pour rehausser certains tronçons de voie par rapport au reste du terrain.



Le vieux pont de Vins-sur-Caramy

Ponts et gués

Le franchissement des cours d'eau a longtemps exigé de connaître les endroits de plus faible hauteur d'eau sous peine d'être contraint de réaliser un large détour. Les gués sont nombreux et beaucoup d'entre eux étaient pavés. Non entretenus, il est difficile aujourd'hui de les repérer. Des ponts existaient aussi, souvent étroits, ne permettant que le passage d'une charrette. Ils étaient parfois précédés d'une "avenue", c'est-à-dire d'une rampe d'accès consistant en un tas de pierres savamment agencées et serrées entre deux parements de pierres taillées et scellées au mortier. La tradition veut souvent qu'il s'agisse de ponts romains, donc attribuables à l'Antiquité. Il s'agit en fait de ponts beaucoup plus tardifs, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient pas été construits à partir d'un ouvrage plus ancien, ou même sur ou à proximité d'un gué.

Le débit des cours d'eau est souvent régulé par des barrages plus ou moins conséquents. Ces retenues peuvent faciliter le franchissement de la rivière en aval. Des prises d'eau permettent d'acheminer l'eau dans un canal placé à une altitude supérieure à celle de la rivière. Les canaux servent souvent à l'irrigation des terres. Ils permettent aussi d'assurer un courant suffisant au fonctionnement des grandes roues qui actionnent les mécanismes des divers moulins : paroïr à drap, moulin à grain, à huile, à papier, etc.

Les pierriers

L'épierrement libère et structure les terres agricoles. Les pierriers ainsi formés, appelés localement *clapié*, sont généralement montés en plusieurs tas parementés. Ces divers amas de pierres constituent donc les témoins d'aménagements à répétition. Une rampe ou des paliers sont encore visibles sur certains d'entre eux évoquant un apport permanent de pierres et un rehaussement constant du niveau supérieur de la structure.

De tels pierriers sont souvent repoussés en limite des parcelles et compartimentent ainsi les zones cultivées. Parce qu'ils sont en périphérie des champs, ils bordent en même temps certaines voies d'accès. Le tas de pierres ainsi formé peut servir à d'autres structures et activités. Un renforcement plus ou moins important dans le clapié peut être aménagé en cabanon ou en poste de chasse, une niche plus ou moins haute peut servir pour la pose d'une ruche ou simplement de placard, de cache, de petit cellier.

Plusieurs espaces sont ainsi circonscrits et reliés par des escaliers volants ou intégrés, c'est-à-dire des séries de dalles fichées dans le parement des murs ou des marches contenues dans le volume du tas d'épierrement. Ce mode de circulation est le même que celui qui permet de passer d'une terrasse à l'autre sur les pentes d'un versant.

Au pied de ces *clapié*, des conduits étroits aménagés dans l'épaisseur des pierres servent aussi de terriers artificiels pour piéger certains gibiers (lapins de garenne, par exemple).

Dans certaines zones planes de la colline, un semi de petits tas de pierres est parfois visible. Il s'agit de tas d'épierrements montés et ordonnés de façon plus ou moins régulière afin de laisser la place pour quelques cultures d'appoint. Ces espaces profitent de l'humidité retenue par les amas de pierres. Ces terrains sont "rompus" ou "cassés" : ce sont des roumpido ou routo. De nos jours, les "emblavures" qui sont des terrains labourés et semés par les chasseurs pour attirer le gibier ont pris la relève des anciennes roumpido.

Les pierriers peuvent également abriter des activités pastorales : élargis ou creusés, ils jouent le rôle d'enclos. Dans les massifs, ils assument une fonction de limite entre parcelles privées et communales, entre champs et zones de pâture, entre chênaie pour la production de glands pour les porcs et terres fourragères pour la production d'herbe pour les ruminants. En effet, jusqu'au début du 20^e siècle, moutons, chèvres, boeufs, porcs et chevaux pâturaient sur certains plateaux, saisonnièrement ou en permanence, et chaque zone était réservée pour une espèce différente.



Un clapié à Massebœuf



Le grand clapié du Défens à Entrecasteaux



Le grand clapié du Défens à Entrecasteaux



Une série de terrasses de cultures à Correns

L'étagement des versants

La pente des terrains impose leur aménagement en terrasses pour diverses activités au premier rang desquelles la mise en cultures. Cet aménagement du terrain est important aux périodes de fortes poussées démographiques : besoin accru en terres cultivables. L'étagement des pentes favorise l'ensoleillement recherché pour certaines cultures : la vigne ou certains arbres fruitiers. Toutefois, les terrasses sont aussi utilisées pour cultiver les légumineuses, les plantes potagères ou le fourrage. Ces terrasses sont réalisées par les propriétaires des parcelles, plus ou moins expérimentés, rarement par de véritables "murailliers". Les pierres utilisées sont extraites sur place. Certaines d'entre elles nous semblent peu propices à la construction de ces murs de soutènement d'où, souvent, notre sentiment que seuls des maçons de métier ont été capables de telles prouesses techniques. De même, certains travaux d'aménagement des pentes peuvent atteindre une ampleur considérable : cela ne signifie nullement que l'ensemble des murs de soutènement a été mis en place en une seule phase de construction.

De près, des arrêts de maçonnerie, des différences d'appareil, des recharges de pierres, etc., témoignent d'un travail de construction sur le long terme. A proximité des murs existe toujours un ou plusieurs clapier issus du stockage des pierres extraites du sol. C'est une réserve de pierres, en attente de la construction de nouveaux murs.

Aujourd'hui, de nombreux murs s'écroulent et disparaissent peu à peu sous la végétation, donnant l'impression d'une moindre importance des paysages minéraux en "Provence Verte". Il s'agit simplement du résultat d'un abandon progressif de la culture en terrasses depuis plusieurs décennies. Or, la pierre sèche exige un entretien minime mais constant : replacer une pierre qui sort du mur, éviter que l'eau de ruissellement ne s'accumule en arrière d'un mur, etc.

Le drainage général du terrain fait l'objet d'une grande attention. Les accès d'une terrasse à l'autre sont également soignés. Ils consistent en rampes douces, en escaliers inclus dans l'épaisseur des murs ou en escaliers volants c'est-à-dire une série de pierres en décrochement par rapport au parement du mur. Comme pour les tas d'épierrement, les murs de soutènement accueillent souvent des espaces de repos ou de stockage (sousto et cargadou), des enclos (vanado) pour le parage temporaire des ovins ou bien des réserves d'eau : une jarre incluse dans l'épaisseur de la construction et recevant l'eau qui suinte à travers les pierres ou qui est amenée par des canaux, par exemple.

Les niches dans les parements de ces murs servent de placards, de garde-manger, de loges pour les ruches selon leurs dimensions et leur orientation.



Une source-lavoir à Tavernes

Diversité des structures

Les structures architecturales liées à l'eau, courante ou stagnante, sont très diverses. Cette diversité est liée à la variété des ressources et à l'irrégularité des débits. Les cours d'eau de la "Provence Verte" ont, classiquement, un régime discontinu. Les hommes ont donc cherché à endiguer les crues et dans le même temps à économiser, stocker et canaliser l'eau afin de la distribuer en période sèche. En dépit de l'inégalité de leur débit, ces cours d'eau ont été exploités, un temps plus ou moins long, soit pour produire de l'énergie (moulins aux diverses fonctions), soit tout simplement pour irriguer les terres. On signale aussi, de l'Ancien Régime à l'époque moderne, l'existence de pêcheries sur l'Issole et le Carami.

Des textes anciens prouvent également que les eaux stagnantes telles que lacs et marais ont parfois été utilisées et que ces lieux ont été aménagés par l'homme. En prenant en compte les fluctuations du niveau de l'eau, certaines dépressions humides ont été régulièrement mises en culture (étagement des berges avec des murs montés à sec). C'est le cas des deux Pesquiers au milieu de la plaine de Garéoult et ce fut sans doute le cas, autrefois, du lac du Petit Laoucien, une doline dont le fond était labouré en été (de laou, loou : labour en provençal) et planté en haricots ou pois

chiches qu'on récoltait à l'automne.

Les sources du territoire jaillissent généralement en limite des différents socles calcaires. Beaucoup ont été aménagées de longue date et pour divers usages à la fois. La plupart des villages ont leur "Foux" sans autre appellation, pour signifier une source pérenne et de gros débit. De même, les grands domaines agricoles doivent leur existence première à la présence d'une source autour de laquelle ont été construits leurs différents bâtiments. Enfin, la source reste un constituant naturel de la colline mais elle n'y est généralement pas aménagée si ce n'est un nettoyage périodique ou la mise en place de quelques blocs ou d'un muret pour réduire les pertes d'eau et les pollutions.

Dérivations et captages de l'eau interviennent sous la forme de canaux et de bassins ouverts. Parfois, des galeries couvertes, appelées galeries drainantes et localement mines, sont percées dans l'épaisseur des terres agricoles afin d'aller chercher l'eau à l'endroit même où elle sourd entre deux strates rocheuses. Plusieurs agglomérations bâties sur des socles de travertin (ou tuf calcaire) abritent aussi de telles galeries qui rassemblent et canalisent les eaux de source et d'infiltration. Ces eaux alimentent ensuite des fontaines mais font aussi tourner des moulins. Les puits, qu'ils soient creusés dans les plaines ou sur les hauteurs, expriment eux aussi une bonne connaissance des potentialités en eau. Enfin, de simples suintements, écoulements temporaires et dépressions favorables du terrain ont été observés, améliorés et entretenus. A ces formations naturelles aménagées correspond un vocabulaire diversifié selon leur emplacement, leur usage et leur morphologie.

Les sources

Quel que soit leur emplacement dans le paysage, les sources sont rarement dotées de constructions ostensibles. Tout au plus, un muret sur un ou plusieurs côtés assure-t'il la rétention des eaux.

Parfois, un petit canal à l'air libre conduit l'eau pendant quelques dizaines de mètres jusqu'à un bassin. Parfois aussi, les canaux se diversifient afin qu'une partie seulement de l'eau alimente un lavoir. C'est le cas de la source Saint-Martin à Cotignac, par exemple. Une couverture voûtée peut également protéger la sortie de l'eau. La façade de l'édifice est alors barrée par une dalle posée de chant ou par un muret formant margelle.

Devant le domaine de Prégajour à Rocbaron, la source homonyme est captée à la limite des parcelles agricoles de la plaine et accessible en descendant un escalier couvert.

L'eau d'une source peut aussi être canalisée dans des troncs évidés appelés "gaudres", "gouargues" ou "bachas" avant de se déverser ou non dans un bassin. L'essentiel est d'éviter que l'eau ne stagne ou soit trop vite absorbée par le substrat. De telles gouttières en bois sont encore visibles aux abords des glaciers de Mazaugues.



La source de Prégajour à Rocbaron

Les citernes

Dans certains cas, rochers humides et bassins naturels donnent lieu à des aménagements. Ainsi, les *samblo* sont des dépressions naturelles d'une dalle rocheuse qui retiennent les eaux de pluies. Certaines d'entre elles sont agrandies par l'homme ou nanties d'un muret bâti côté pente pour augmenter leur capacité. Elles étaient utilisées par les bergers, elles sont encore fréquentées par les chasseurs. De même, les rochers pourvus de déversoirs naturels ou de fissures peuvent servir d'appui à des citernes bâties plus ou moins importantes. Dans les gorges du Carami, la citerne de l'ermitage Saint-Michel recueille les eaux de pluie qui s'infiltrent depuis le plateau à travers une fissure du toit rocheux de la grotte. Cette fissure verticale est aménagée avec des dalles afin de mieux canaliser l'eau. Le mur de la citerne est percé d'un trop-plein et l'eau de surverse est évacuée jusqu'à l'extérieur du site par une rigole faite de petites dalles.

La forme générale de la structure visible couverte est souvent la même pour une source, un puits naturel ou creusé par l'homme ou bien une citerne. C'est donc bien l'origine de la retenue de l'eau qui importe pour nommer celle-ci. Ainsi, la même petite construction à toit encorbé peut recouvrir une *servi* c'est-à-dire un puits naturel qui retient l'eau à cause de son fond argilo-sableux, un puits saisonnièrement alimenté par une nappe suspendue, une citerne recueillant les eaux de pluie depuis les toits d'un bâtiment voisin, ferme ou bergerie, ou bien un puits descendant jusqu'au niveau de la nappe phréatique.

Aménagées le plus souvent en sous-sol, les citernes sont donc alimentées par les eaux pluviales et constituent un dispositif complémentaire du puits. Elles peuvent être contiguës au bâtiment ou séparées mais proches de celui-ci. Dans la colline, la citerne peut être une structure hors sol remplie par les eaux qui ruissellent sur les dalles rocheuses alentours ou même filtrent à travers un pierrier. Des pierriers aménagés pour alimenter une citerne existent près de cabanons ou de grandes fermes.

Les citernes sont maçonnées au mortier et rendues définitivement étanches par un crépi interne. On peut y stocker jusqu'à 150m³. Le sol est lui même dallé et présente un léger pendage de la périphérie vers le centre, afin que la structure puisse être nettoyée. Une vasque de curage, souvent un "tian" amovible en céramique vernissée, occupe l'endroit le plus profond de la citerne pour y récupérer les derniers écoulements.

Quelques précautions sont indispensables pour préserver la propreté de l'eau : fermer les ouvertures, ne pas laisser se boucher canalisations et déversoirs, placer un bâton verticalement jusqu'au fond de la cuve afin que des animaux tombés accidentellement dans l'eau puissent sortir du réservoir : "car après elles [les bêtes] meurent mais elles vous empoisonnent l'eau", explique un propriétaire.

Dans quelques cabanons, une jarre enfoncée dans le sol ou de simples bidons recueillent l'eau par un système de gouttières et de canalisations : des réserves en miniature, en quelque sorte.

Les puits : l'architecture

C'est l'approvisionnement en eau par la nappe phréatique qui fait le puits. Dans certains cas, le remplissage est simplement effectué par des eaux infiltrées dans le sol environnant. Le niveau de l'eau est alors très tributaire des pluies ou du débit d'une rivière proche. La structure est alors appelée "aiguiier". Elle n'assure qu'un service saisonnier.

Les structures apparentes des puits observées dans les plaines ne sont pas très anciennes. Les millésimes répertoriés s'échelonnent de 1880 à 1963. Ces structures ont des dimensions relativement standardisées : 1,50m à 2m de haut pour un diamètre externe un peu moindre. Les puits sont bâtis au mortier et souvent crépis, couverts d'une coupole ou d'un encorbellement imparfait. Les toitures de tuiles sont rares : c'est plutôt un épi faïtal qui surmonte la construction. L'encadrement de l'ouverture est parfois réalisé en pierres de taille ou en briquettes à l'image des portes des maisons de village et des cabanons. Les puits dépourvus de toiture sont minoritaires et reflètent souvent l'arasement d'une structure



Un puits en plaine à Carcès

ruinée. Des aménagements internes et externes existent parfois au premier rang desquels des crochets et des barres pour suspendre une poulie. Les niches et étagères intérieures pour placer le seau à puiser (la caudiero) et pour tenir le repas au frais sont présentes dans environ 15% des cas. Extérieurement, le puits peut être flanqué d'un ou de plusieurs abreuvoirs, ou d'un petit bassin parfois nanti d'un rebord incliné pour faciliter le nettoyage d'un linge ou d'un outil. Même s'il faudrait mieux une ouverture face au nord, celle-ci se situe surtout dans le sens de la pente pour préserver l'eau des salissures et dans l'axe des voies d'accès. La fraîcheur aux abords d'un puits peut être renforcée par l'ombre fournie par un gros arbre. La partie creusée du puits est réalisée par un ouvrier spécialisé. Il est garant de la verticalité de l'ouvrage (indispensable pour un puisage facile) et de son habillage soigné par un parement de pierres agencées à sec nécessaire pour filtrer l'eau qui pourrait venir de la surface.

Les puits : l'usage

Un puits peut n'appartenir qu'à un seul propriétaire. C'est le cas de la plupart des puits de plaine. Il est simplement admis que le passant puisse y tirer de l'eau pour boire s'il respecte les consignes élémentaires : replacer le seau à l'intérieur du puits et refermer la porte. D'autres puits ont un usage communautaire : ils sont utilisables par tous même s'ils se trouvent sur un terrain privé, que ce soit au sein des agglomérations, dans la plaine ou au milieu de la colline. Dans les villages, ces puits sont ouverts à tous sous le contrôle de la communauté. Ce sont des réserves d'eau pérennes même en période de sécheresse. En plaine ou dans la colline, il s'agit souvent de puits utilisés pour



Un puits en plaine à Carcès

l'abreuvement des bêtes, des transhumants plus particulièrement. Les puits de San Peyre à Camps-la-source et du Brusquet à Bras sont deux exemples de lieux d'abreuvement à statut communautaire en plaine. Le premier est très certainement le puits mentionné en 1739 dans les archives de Flassans puisqu'il se trouve au confront des communes de Camps, de Besse et de Flassans. Il est donné comme l'une des limites des terrains ouverts à la fréquentation des troupeaux à partir de la Saint-Michel, date importante dans l'activité pastorale. La construction qui nous est parvenue ne laisse aucun doute sur l'usage du puits comme lieu d'abreuvement. En effet, la margelle est flanquée de deux rigoles droites, de 10m chacune, à hauteur du sol, pour recevoir l'eau et permettre à plusieurs bêtes de boire. Le second puits, à Bras, présente l'ampleur du précédent mais est dépourvu de rigoles externes. Dans les collines, bien

qu'ils ne soient pas aussi ostensibles que les deux exemplaires précédents, beaucoup de puits sont placés à la croisée de chemins de déplacement des troupeaux. C'est le cas de celui de l'Eouvière en lisière de la plaine d'Agnis. Ces usages privés ou communautaires sont identiques pour les citernes. En règle générale, l'eau reste d'un usage libre. Aménagée ou créée, la réserve d'eau, quel que soit son statut, doit donc être laissée à la disposition du passant. Cette accessibilité est un corollaire normal de la libre circulation des personnes. Elle n'est compromise aujourd'hui qu'en raison de la dégradation des réserves par abandon ou vandalisme, ou à cause de leur appropriation exclusive par des particuliers ou par des institutions territoriales. Traditionnellement, l'eau est gérée en fonction des besoins et des usages : les réserves d'eau peuvent être utilisées pour telle activité et non pour telle autre.



Un puits en plaine à Carcès

Tout dépend aussi de la situation familiale, de la notion de confort et du caractère de chacun des utilisateurs. Les eaux des suintements et des ruissellements peuvent être utilisées pour la boisson des hommes sans autre traitement qu'un filtrage par plusieurs linges propres et une désinfection avec "un verre de bon vinaigre pour vingt cinq litres d'eau", comme le dit un ancien charbonnier. L'eau des puits est le plus souvent jugée potable sans être filtrée, comme l'eau de source.

Les édifices de l'espace cultivé : les structures domestiques

En dehors des villages et des hameaux, de nombreuses fermes et des cabanons parsèment l'espace agricole en plaine et jusqu'au cœur de la colline. Ces constructions transportent en quelque sorte les valeurs de l'espace domestique villageois jusqu'au cœur de la zone inculte et boisée.

Des exploitations agropastorales

Les fermes sont des exploitations agropastorales de plaine ou de hauteur. Elles sont appelées bastido ou jas, clos (ou cláou) ou même castéou, selon que leurs propriétaires veulent porter l'accent sur les activités agricoles ou sur les activités pastorales. Ces dénominations dépendent aussi du statut que leur donnent leurs usagers : demeure d'agrément assortie de terrains cultivés, établissement rural de rapport, bergerie entourée de champs et de pâtures, etc. Qu'elles soient modestes ou étendues, ces demeures sont également désignées par le nom de la famille qui les a fondées ou qui y réside : le Cláou de M.Aubert, les Chabert, la Bastide des Philip, les Florens, etc. Plus neutre est la dénomination du quartier où elles sont bâties : Bastide des Sembles, le Plan, Fontrouvière, les Canebières, etc. Le nom d'une ferme n'est donc que le reflet de la personnalité de ses propriétaires et évolue avec ces derniers. Toutefois, dans son acception commune en Provence intérieure rurale, la bastide est un ensemble de bâtiments à partir desquels se fait la mise en valeur des terres.



La bastide dite "Jas de Balma", sur les hauteurs de Cassède à Tourves



Le fronton oriental d'une bastide à Rocbaron

Ce domaine est soit d'un seul tenant, soit constitué de parcelles dispersées. Les propriétaires sont locaux ou forains, sont des cultivateurs-éleveurs ou des commerçants et fabricants, des bourgeois, des représentants de professions libérales ou des dignitaires. Citadins ou notables, les propriétaires viennent en villégiature et louent les terres à des fermiers qui peuvent eux-mêmes être propriétaires d'autres terres et installations. Comme elle assure différentes fonctions, la bastide se compose de locaux résidentiels et de locaux techniques ou de service, réunis sous un même toit ou bien abrités dans plusieurs corps de bâtiment. Les dispositions en alignement (de type mas) ou autour d'une cour fermée ne sont pas habituelles en "Provence Verte". Parfois, un mur de clôture délimite ces domaines. Les appartements ou la résidence des propriétaires se démarquent par l'enrichissement de quelques détails architecturaux : encadrement travaillé des ouvertures, chaînage soigné des angles, multiples génoises, escaliers et perron monumentaux, etc.

Les abords de la résidence sont aménagés d'un jardin d'agrément, de fontaines et de bassins, de kiosques et de volières, d'allées de promenade, de haies de buis savamment taillées, etc. Un pigeonnier ou une chapelle, isolés ou accolés à la maison de maître, sont parfois conçus comme des embellissements nécessaires.

Le logis des fermiers et les locaux techniques tels que granges et silos, étables, bergeries, etc., ont généralement une orientation et un accès différents de ceux du logis de maître.

Les derniers étages des bâtiments servent de fenil, de grenier, à moins qu'ils ne soient transformés en magnanerie. Puits, citernes, fosses à fumier, loges à cochon, basse-cour, rucher, aire à battre sont attenants à la ferme ou placés à quelque distance. Quand propriétaire et exploitant se confondent, ce qui est souvent le cas dans les bastides de colline, la partie habitable tourne le dos ou est en décrochement par rapport aux locaux pour les bêtes et pour le stockage.



Une ferme de fond de vallée : le Plan au Val



Un cabanon dans la plaine de Carcès - Monfort

Diversité architecturale

A la consultation des cadastres, on estime qu'un tiers environ des cabanons encore visibles date des débuts du 19^e siècle. La dernière grande vague de construction date des années 1930 à 1950. L'intensification agricole et l'extension des terres cultivées ont créé, pendant un siècle et demi, le contexte économique et social propice à l'édification de tels bâtiments. En fait, nous n'observons pas souvent la construction initiale : le nouveau cabanon occupe simplement l'emplacement d'une construction plus ancienne. Il s'agit donc d'une structure changeante et évolutive qui s'accroît et se rétrécit au gré des usages qui en sont faits. Les récents aménagements de cabanons en résidences secondaires ne sont qu'une ultime étape de leur longue évolution. La surface moyenne utile d'un cabanon est de 25 m². Il est parfois divisé en deux espaces, l'un pour les hommes, l'autre pour les animaux. Pourtant, si cheminées et placards sont fréquents, greniers et écuries sont déjà plus rares. La direction de la faîtière est généralement E-O, l'orientation dominante de la façade principale est le sud. Le cabanon répond ainsi à des paramètres climatiques : des pignons étroits affrontent de biais le vent dominant et la pluie, et l'entrée profite d'un ensoleillement maximal.

Les cabanons sont généralement bâtis en pierres liées au mortier. Quelques uns ont gardé des traces de crépi. Les toitures sont couvertes de tuiles posées directement sur

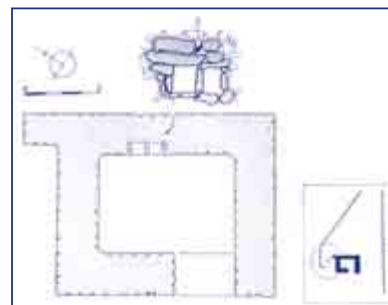
une charpente, les sols sont en terre battue, la présence de carreaux est exceptionnelle. Des cabanons en pierre sèche existent aussi bien que plus rares et souvent très trapus. Les cabanons du quartier de Riaux-les Plaines à Carcès, bâtis à sec sur deux niveaux, sont exceptionnels.

A l'intérieur et autour du cabanon quelques aménagements de confort sont indispensables, résumés par ces mots : l'eau, le feu et l'ombre. Quand le cabanon n'est pas à proximité d'une rivière ou d'une source, un puits, une citerne, un aiguier, ou une jarre enterrée les remplacent. Un braséro à charbon pallie l'absence de cheminée. Les arbres (cerisiers, mûriers, amandiers, orme, etc.) procurent leur ombre. Cyprès, rosiers ou lilas agrémentent les lieux. La terrasse est souvent garnie d'une banquette bâtie. Près de cette aire ou contre le cabanon, on organise quelques planches de potager (oignons, fèves) et des plantes aromatiques, le laurier-sauce par exemple. Auvents et tonnelles sont peu fréquents.

Diversité des usages

Le cabanon est particulièrement représentatif de l'habitat rural dispersé. Il est généralement bâti en bordure des parcelles cultivées ou à la limite entre terres agricoles et terres incultes et boisées. Ses fonctions sont multiples, de l'abri pour l'homme et pour les bêtes de somme et de labour jusqu'à l'habitation d'agrément, au poste ou rendez-vous de chasse, au lieu des réunions périodiques des hommes, des familles ou des amis. L'utilitaire côtoie donc l'agréable et les usages qui sont faits du cabanon sont très dépendants de la personnalité des utilisateurs. Le cabanon (cabanoun) reste une appellation affective. Les moments passés au cabanon engendrent généralement de bons souvenirs.

Tout au long de son histoire, le cabanon oscille donc entre les notions de travail et de loisir et aujourd'hui encore, il garde toute son ambivalence. Ces deux réalités s'y cotoient, la première qui exprime le quotidien, l'autre qui traduit des moments hors du cadre des obligations de la vie courante. La seconde tendance l'emporte aujourd'hui mais peu de cabanons, même au début de leur carrière, n'ont été qu'un espace lié au travail. Cette dualité de l'usage se traduit par un changement dans les modes d'utilisation du bâti : l'espace intérieur couvert, prépondérant pour les usages agricoles, devient auxiliaire pour les usages d'agrément qui investissent de préférence l'espace externe. Au fur et à mesure que la fonction de loisir s'impose, la dénomination même de cette structure change. Traditionnellement, le cabanon est désigné par le nom du quartier ou celui de ses propriétaires. Dès le début du 20^e siècle, les édifices voués aux loisirs sont désignés par des appellations imagées comme : "mon rêve", "ma joy" ou encore "miligradi" (je m'y plais). De nos jours, le cabanon est conçu comme un élément emblématique de la campagne provençale au même titre que l'oratoire ou le pigeonnier.



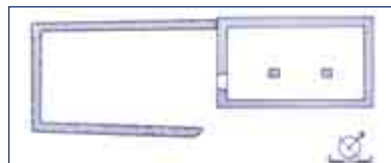
Plan d'un cabanon en pierre sèche à Bras

Entre cultivé et inculte : les structures d'élevage

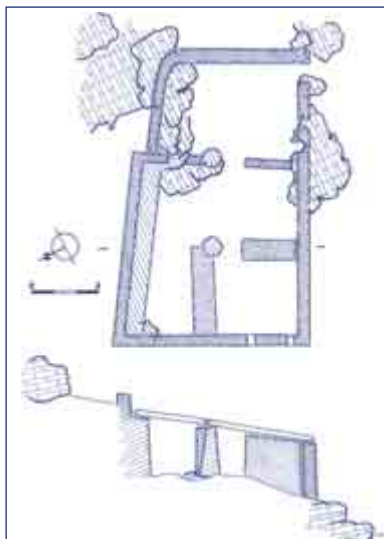
Les activités agricoles et pastorales nécessitaient la construction de structures fonctionnelles qui marquent encore aujourd'hui le paysage.

La diversité des pratiques

La pratique pastorale, c'est-à-dire l'élevage des ovins et des caprins, a fortement marqué l'environnement naturel depuis les débuts du Néolithique. Les moutons, ou plutôt les brebis, ont souvent représenté la majorité des effectifs mais les chèvres ont aussi fait partie des troupeaux. Plus alertes et plus résistantes que les ovins, les chèvres remplacent parfois des brebis, en allaitant des agneaux ayant perdu leur mère. Elles entraînent surtout le troupeau lors de ses déplacements. En revanche, elles sont jugées nuisibles à la régénération du couvert végétal et les conditions de leur élevage ont toujours été très strictement réglementées. Moutons et chèvres sont séparés dans les établissements à troupeaux mixtes. Lors de l'attribution des parcs, on différencie la "bergerie" du "local" ou "enclos" des chèvres. Toutefois, cette diversité de vocabulaire n'est pas toujours la règle.



Une bergerie à piliers centraux et parc à ciel ouvert : Canrignon à Néoules



Une bergerie sur des effleurements rocheux à Rougiers

Dans les élevages uniquement caprins, le parc à chèvres est aussi dit "bergerie" et le terme de "berger" s'utilise dans un sens général de "responsable du troupeau".

Lieu de stationnement, la bergerie peut aussi abriter les opérations de nourrissage, d'abreuvement, d'agnelage, de tonte, de traite et de transformation du lait. Les locaux destinés à ces fonctions sont, soit réunis sous le même toit, soit des unités indépendantes. Toutefois, la destination et l'agencement d'un même établissement évoluent très rapidement, selon les effectifs et selon le rendement souhaité : production laitière, lainière, carnée, etc. De plus, les activités pastorales sont soumises à deux rythmes : celui des journées et celui des saisons.

En fonction du moment, une bête a besoin d'évoluer d'un endroit sec à une zone plus humide, d'un lieu relativement ensoleillé à un

autre plus frais et ombragé. Et l'importance du troupeau, l'état de la végétation et les conditions météorologiques ne sont pas les mêmes tout au long de l'année. En conséquence, un lieu destiné à l'élevage des moutons et des chèvres doit offrir la possibilité de circuits et d'aménagements différents entre le jour et la nuit, et entre la belle et la mauvaise saison. Pour assurer au troupeau des nourritures et des ambiances variées et complémentaires, on le fait se déplacer d'un endroit à un autre, d'un bâtiment à une zone de pâturage en passant par un surplomb rocheux, une réserve d'eau, etc. Ces circuits font l'objet d'accords tacites entre bergers, agriculteurs et artisans forestiers. Les élevages traditionnels tels que pratiqués en "Provence Verte" sont extensifs et diverses formules de transhumance répondent aux besoins de ces troupeaux. Au quotidien, le parcours est restreint à quelques kilomètres autour de l'établissement pastoral : c'est la transhumance de proximité. La transhumance est dite à distance lorsque le troupeau est emmené loin des terres habituellement pâturées.

Des zones basses vers les zones d'altitude, c'est la transhumance directe, celle que l'on pratique à la saison estivale pour permettre aux bêtes de brouter une herbe encore fraîche. La transhumance est inverse lorsque le troupeau descend vers des zones plus basses, souvent en hiver, pour trouver des prairies où l'herbe est encore disponible. Ces divers circuits se sont entrecroisés selon les époques et selon l'importance des différents troupeaux. Des dispositions ont été prises pour la mise en place des parcours. Construire des bergeries, arranger les passages, aménager des haltes, etc. ont généré un nombre élevé de vestiges plus ou moins bien conservés.

La diversité des locaux

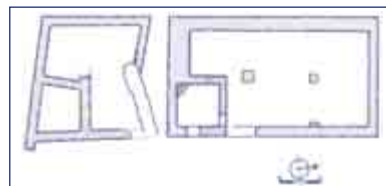
Pour les bourgs et les villages, les locaux pour les animaux se situent en périphérie de l'espace habité en raison de nuisances dont ils sont la cause (salissures, odeurs, mouches) mais aussi pour être rapidement au contact des terres en friche ou boisées. Les bergeries sont surtout une composante importante de l'habitat dispersé. Comprises dans les ensembles des fermes, les bergeries sont accolées ou juxtaposées à d'autres locaux de service, en soubassement des locaux d'habitation ou dans la continuité de ces locaux. Dans les fermes-blocs, c'est-à-dire constituées d'un seul bâtiment, la différenciation verticale ou horizontale est systématique : bergerie en rez-de-chaussée et pièces habitables à l'étage, bergerie au nord et résidence au sud, bergerie tournée vers la zone inculte et résidence tournée vers la zone cultivée. Placée en soubassement, la bergerie est souvent un local voûté peu différent, à part ses dimensions, des autres locaux semi-enterrés (caves, celliers, remises, etc.). Dans les fermes constituées de multiples bâtiments, résidence et bergerie sont généralement placées à distance l'une de l'autre. Dans l'espace inculte ou boisé, l'élément pastoral domine le bâti. La superficie des locaux de parcage l'emporte sur celle des locaux d'habitation et de service. L'habitation peut n'être qu'une sorte de cabanon. La place de l'homme peut aussi être réduite à une pièce minuscule voire à un simple bas-flanc. Parfois, ce petit local est aussi destiné à la chauffe du lait. Les locaux de stockage du fourrage sont difficiles à identifier. L'ampleur des réserves d'eau est proportionnelle à l'importance des troupeaux et des parcours.

La bergerie bâtie libre d'appui est un bâtiment long et étroit, parfois appelée jas. Elle est construite avec des matériaux pris sur place et liés avec un mortier de chaux assez maigre. Quand ils sont disponibles, les travertins, légers et faciles à façonner, sont utilisés à côté du calcaire pour les voûtements et les encadrements des ouvertures. Au vu de la médiocrité de certains matériaux, la belle facture des murs dénote l'habileté et la patience des constructeurs. Peu de bergeries entièrement bâties sont en pierres sèches. Toutefois, un local destiné à la confection des fromages peut être construit à sec. Cette technique assure à la structure une aération minimale continue et une isothermie qui conviennent à la fabrication et à la maturation des fromages.

Dans la pratique pastorale, les points d'abreuvements, "sambles" ou citernes, ont leur importance. Certains présentent des dimensions très imposantes. Les rochers autour de ces points d'eau sont parfois gravés comme la "Fontaine du Gaouvoix" à la Celle et ses nombreux noms de bergers et figurines. Des dispositifs de comptage (coumtado) consistant en un resserrement du chemin, naturel ou fait de murs bâtis à sec, sont établis en des lieux précis : carrefours de route, clairières, "entrées" ou "sorties" d'un massif. Le grand nombre des sites pastoraux encore visibles prouve l'importance de l'élevage. Toutefois, un même établissement a pu servir dans le cadre de différents parcours, longs ou courts, selon les époques et selon les moments de l'année.

Deux grands types architecturaux

Nous distinguons deux formes principales de bergeries d'après leur mode de couverture : les bergeries à toiture soutenue par des piliers en pierre reliés par des poutres en bois et les bergeries à toiture soutenue par des arcades maçonnées. L'entrée se fait le plus souvent par un côté étroit. L'espace est éclairé et aéré par des fenestrons en forme de meurtrières. Ces deux types de bergerie se côtoient et sont contemporains : un type n'est pas antérieur à l'autre ou spécifique d'une zone plutôt qu'une autre. Les aménagements internes ont été multiples mais ils se sont rarement conservés. Des banquettes bâties au mortier le long d'un mur indiquent le plus souvent l'emplacement de mangeoires. Certains dispositifs de traite sont aussi surélevés mais il n'est pas souvent possible de les identifier. Les aménagements les plus courants consistent en compartiments délimités par des claies amovibles qui sont destinés à séparer les bêtes mâles et femelles, les brebis gravides ou allaitantes et les autres brebis, les agneaux de différents âges et portées, etc. Ces claies sont donc déplacées au rythme de la composition du troupeau. Si le cheptel vient à diminuer durablement en nombre, une cloison est alors construite en dur pour réduire l'espace général : il faut toujours "serrer" le troupeau. Sur un ou plusieurs côtés de la bergerie, des enclos (vanado) délimités par des murets



Plan d'une bergerie à piliers centraux avec enclos dans les gorges du Carami à Tourves

bâties à sec ou simplement par des claies en bois complètent l'établissement pastoral et servent pour les rotations journalières. Ils constituent une réserve s'ils sont ombragés par un gros arbre au pied duquel le troupeau peut "chaumer" (se reposer). Autour de ces ensembles, les parcours s'accomplissent, plus ou moins longs, scandés par des haltes auprès d'autres parcs rupestres et de plein air dits aussi vanado. Ces locaux sont implantés contre une falaise calcaire orientée à l'est ou à l'ouest selon l'ambiance recherchée, au sein d'un chaos rocheux où le berger lui-même trouve une place ombragée pour s'étendre quelques heures, ou dans une fissure plus ou moins large, etc. Ces parcs présentent aussi divers aménagements tels que banquettes, barrières, niches-étagères, suspensions, dispositifs de tri et coins-repos : un peu comme la bergerie bâtie elle-même. Partout la configuration du terrain, les irrégularités du sol, les ressauts et les renforcements du rocher, les blocs solidaires ou non du substrat, servent de départ pour compartimenter et arranger l'espace. Les murs de ces parcs sont bâtis à sec. La pierre liée au mortier se combine donc plutôt avec les jas et la pierre sèche systématiquement avec les vanado.

Les produits de l'élevage

Il est difficile d'avoir une estimation globale des effectifs ovins et caprins pour chaque époque. Entre 14^e et 15^e siècle, pour Brignoles, nous savons que 41 contribuables sont des propriétaires de moutons et 45 des propriétaires de chèvres. Pour cette ville, le cadastre de 1791 fait état de 23 domaines totalisant 1422 ovins, 353 caprins et 42 porcins : un seul troupeau d'ovins dépasse 200 têtes, un seul troupeau de caprins comprend 100 têtes. L'élevage ovin semble avoir connu un dernier épanouissement au 19^e siècle et un lent déclin à partir du début du 20^e siècle. Il est difficile aussi, pour une longue période, de définir l'évolution des différentes productions liées à l'élevage ovin et caprin. La viande et les laitages sont les premiers produits auxquels on pense. L'approvisionnement en viande a toujours fait l'objet de réglementations strictes et les archives nous permettent de savoir l'âge des bêtes consommées et leur prix. Les laitages sont plus rarement mentionnés, qu'il s'agisse du lait consommé cru ou des laitages (brousses et fromages). Le fait même que les documents anciens parlent de "bêtes à laine" indique l'importance de la laine. De nombreux paradou, c'est-à-dire des "paroirs à drap" actionnés par des mécanismes mus par la force hydraulique, transforment la laine. Au 19^e siècle, l'industrie chapelière de Camps, et d'autres villages varois comme Signes, absorbe les dernières productions lainières. De même, les peaux animales sont préparées dans les tanneries. Le fumier des ovins et caprins est un engrais apprécié, prioritairement destiné aux parcelles à labourer ou à bêcher. Ce produit précieux est prélevé dans les bergeries et répandu sur les terres à moins qu'on ne sollicite le berger pour qu'il fasse paître ses bêtes sur une parcelle à cultiver.



Un apié dans la colline à Correns

La diversité des pratiques

Dans la colline, les essaims naturels occupant des fissures de la roche sont traditionnellement appelés verrières. Ces rochers rupestres ont existé de tout temps et ont été régulièrement exploités par les hommes. Certains ruraux se rappellent avoir trouvé des vestiges d'échelles encore accrochées aux parois pour atteindre les nids des abeilles.

Le rucher ou apié fait partie intégrante des zones agricoles et pastorales, en plaine et dans la colline. Plusieurs types de structures existent. Les abeilles peuvent être abritées dans des anfractuosités du rocher ou dans des niches aménagées dans des murs. Le renforcement sert directement de ruche et une dalle verticale en ferme l'ouverture ou bien une ruche amovible, en bois ou en liège, est placée dans ce renforcement. Dans le cas de murs, tout peut être utilisé : un mur de soutènement, de clôture, de limite, le parement d'un pierrier ou encore un enclos édifié tout exprès pour l'élevage des "mouches à miel". Les ruches étaient posées sur des murets bas édifiés à l'intérieur d'enclos apicoles à Bras, à Forcalquieret, à Rougiers, etc.



Un rucher dans son enclos nanti d'un four à pain à Entrecasteaux



Un apié à niches murales à Carcès

Elles étaient placées dans des niches murales à Carcès, à Entrecasteaux, à Correns, etc. Construit dans un lieu abrité du froid et des vents, le mur qui sert d'appui ou qui abrite les ruches doit être exposé à la lumière le plus longtemps possible dans la journée. Il sert aussi à écarter toute humidité. En cas de ruches posées à terre, un disque épais en céramique a la même fonction. En règle générale, les qualités isolantes de la pierre qui emmagasine la chaleur ou la fraîcheur sont favorables à cet élevage. Enfin, un point d'eau est nécessaire à proximité pour l'abreuvement des insectes. Parfois, un petit cabanon est inclu dans l'enceinte de l'enclos. Y sont enfermés tous les outils de l'apiculteur. Si les ruches sont souvent regroupées dans un endroit clos, l'enceinte peut également être végétale, faite d'une haie de buis taillés, par exemple.

Placer des ruches dans les niches du mur d'un local de service, dans une bastide, est aussi une pratique connue. A La Roquebrussanne, au début du 19^e siècle, L.F.Canolle avait transformé son cabanon en un rucher, sans doute en pratiquant des fentes dans les murs pour laisser entrer les abeilles dans les ruches internes.

La pratique apicole suppose en premier lieu la production de miel. Il faut aussi penser à la cire qui était un produit apprécié. Au 19^e siècle, l'usine Bonfils à Brignoles produisait des cierges de cire et des chandelles de suif.

Les pigeonniers

Une pratique ancestrale

Des pigeonniers sont aménagés dans les combles des bastides ou de certains cabanons. Ils peuvent aussi être accolés à ces structures ou bien être tout à fait indépendants voire isolés. L'élevage des pigeons assure à ceux qui le pratiquent un complément en viande qui n'est pas négligeable. Il leur permet aussi de disposer d'une fumure prisée pour les potagers : la colombine. Les pigeonniers sont repérables au sommet des toitures à leurs orifices entourés de carreaux vernissés, à leurs larmiers et pistes d'envol des oiseaux faits des mêmes carreaux. Lorsqu'ils sont isolés, ce sont des tours de plan circulaire ou carré, de 15 à 30m² au sol et hauts de 8 à 15m en moyenne. A l'intérieur, quelques dizaines à quelques centaines de niches ("boulins") sont façonnées avec du plâtre ou consistent en petits récipients céramiques fixés au mur.



Le pigeonnier de Brue-Auriac



Le pigeonnier de Miraval à Correns

Le pigeonnier de Brue-Auriac compte parmi les édifices les plus spectaculaires avec une hauteur de 23m pour un diamètre de 12,60m. Il abrite près de 4000 boulins au plâtre. A Tourves, le cabanon-pigeonnier de la Foux compte une centaine de boulins sur deux murs contigus. Ces structures sont devenues obsolètes quoique beaucoup soient restaurées en tant que constructions vernaculaires emblématiques.

Les structures artisanales de l'espace inculte boisé

Si les collines sont aujourd'hui le territoire des randonneurs et des chasseurs, elles abritaient de nombreuses activités artisanales et saisonnières

La simplicité architecturale

Les sites de charbonnage parsèment la forêt varoise mais il faut souvent un œil exercé pour les déceler. Une couronne d'arbres entoure la clairière. De la meule ne subsiste que la terre noire et stérile qui la recouvrait. Sur le côté, deux murs bas et triangulaires, montés à sec, représentent les seuls vestiges de l'habitat de l'artisan. Il s'agit pourtant de lieux d'une intense activité jusque dans les années 1950. La clairière utilisée est le plus souvent en fond de vallon afin de profiter d'un endroit abrité du vent et desservi par un chemin. Les matériaux pour la construction de la cabane sont prélevés dans un périmètre restreint.



Une cabane de charbonnier sur le massif de Saint Clément à Néoules



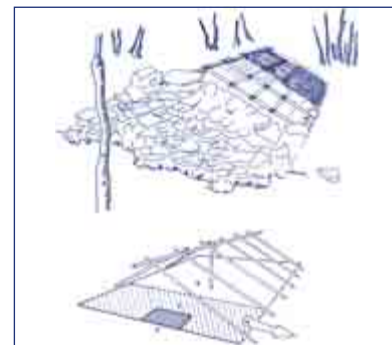
L'intérieur d'une cabane de charbonnier à Néoules

Les deux murs pignons, triangulaires, sont édifiés à 3 ou 4m de distance. Ils supportent la toiture à deux pentes faite de feuillage recouvert de terre noire brûlée (celle des aires de carbonisation) sur une armature de branches. Les deux murs gouttereaux sont deux bourrelets de terre extraite lors du creusement de la cabane. L'entrée est simplement une interruption de la toiture et de l'un des gouttereaux dans un angle de la cabane. La porte, faite d'un fagot de menues branches, fait face à la meule car la cabane est avant tout un abri destiné au repos ainsi qu'à la surveillance de la charbonnière. L'aménagement interne est sommaire : un petit foyer (fougagno) entre deux pierres, contre le mur pignon le plus proche de l'entrée, parfois une niche dans ce mur et un matelas fait de l'extrémité des branches du chêne. Les outils, la lampe-tempête (fanaou) et les ustensiles de cuisine sont accrochés aux pannes de la toiture.

La cabane de charbonnier réunit donc de nombreuses qualités. Elle est simple de montage et d'entretien et n'exige de réfection que tous les trois ans environ. Faite de matériaux trouvés sur place et de la récupération du bois impropre à la cuisson du charbon, elle s'avère économique. Solide, elle l'est par sa faible hauteur et son empatement large. C'est un espace relativement isotherme du fait de son creusement central et de sa couverture en matières végétales isolantes. Enfin, l'un de ses pignons est plus étroit et moins haut que l'autre afin d'offrir, selon les lieux, une très faible surface au vent dominant ou à la pluie : ce petit pignon est donc orienté au NO ou à l'E.

Les artisans

Ces vestiges expriment la présence de charbonniers italiens, dans les collines, entre 1870 et 1950 environ. Migrant pour des raisons économiques ou politiques, beaucoup d'hommes ont trouvé là un débouché professionnel si pénible qu'il soit. Certains sont venus seuls, se contentant d'une modeste cabane forestière. D'autres ont amené femme et enfants et ont du, pour un temps plus ou moins long, habiter une cabane à peine plus grande. Ainsi, certaines de ces constructions ont concilié les fonctions de surveillance et d'habitation. Avec le recul, qu'ils aient été artisans ou fils d'artisans, tous se rappellent avec quelque nostalgie du temps où ils étaient des "hommes des bois". Eloignés des villages, les sites de charbonnage n'en étaient pas moins des lieux de convivialité où se rassemblaient les émigrés autour de bons plats simples et d'un verre de vin. L'intégration dans la société provençale a été plus ou moins rapide selon le caractère de chacun mais la dextérité et la maîtrise du feu des charbonniers italiens ont toujours été reconnues. En règle générale, les détenteurs d'un tel savoir sont acceptés dans les sociétés locales.



Une cabane de charbonnier : reconstitution et organisation de l'espace

La charbonnière

La cuisson de la charbonnière exige en effet un réel savoir-faire. On utilise de préférence du bois de chêne blanc (rouvre, blacas) mais le chêne vert (tusco, éouve) convient également. Le tronc et les branches sont débités en fragments de 0,50m à 1m de long puis disposés verticalement autour d'une cheminée (cané), c'est-à-dire un espace laissé vide au centre de la meule. Lorsque le tas ainsi formé représente une sorte de demi-sphère, de 2 à 3m de haut, on le couvre d'une fine couche de feuilles puis d'une seconde pellicule de terre noire (frassin). On comble alors la cheminée, peu à peu, avec des bûchettes enflammées, puis on l'obstrue. La cuisson commence alors, en milieu clos, à l'exception de petits événements que l'on pratique dans l'épaisseur de la charbonnière. La couleur des fumées qui sortent de ces orifices est indicatrice de la conduite du feu interne. Le bois carbonise du haut vers le bas de la meule et l'on obstrue régulièrement les événements supérieurs pour en ouvrir d'autres un peu plus bas. Lorsque la carbonisation atteint la base de la meule, on referme tous les orifices. C'est le "grand feu", qui dure un jour ou deux, avant de s'éteindre lentement. Le bois carbonisé est alors extrait de ses couvertures de feuilles et de terre, précautionneusement, car il a tendance à s'enflammer au contact de l'air. On l'étaie



Coupe d'une charbonnière

et on l'asperge d'eau pour finir de l'éteindre avant de le mettre en sac et de le descendre en charrettes ou sur le bât des mules. Ce charbon de bois servira essentiellement pour le chauffage et surtout pour la cuisson des aliments et il sera vendu dans les villages et les villes.

Le vent et la pluie contreviennent à la bonne carbonisation du bois. De même, la meule que le charbonnier appelle "four", cuit jour et nuit d'où la nécessité d'une surveillance permanente. Le bois utilisé ne doit être ni trop gros, ni trop mince : "de la grosseur d'une bouteille" disent les charbonniers, ce qui signifie un arbre de 15 à 20 ans d'âge. Il leur faut donc surveiller la croissance des chênes et assurer un strict entretien des lieux. Un morceau de charbon de bois parfaitement cuit a des reflets argentés et restitue un son cristallin. Il est la meilleure preuve de la dextérité du charbonnier. Bien sûr, les coupes de bois ne sont autorisées que sur contrat et la cuisson du charbon n'est possible qu'aux dates édictées en Préfecture. Parfois, le propriétaire peut solliciter les connaissances du charbonnier pour d'autres activités : la cuisson de la chaux, par exemple. Ainsi, il n'est pas rare de trouver un four à chaux à proximité d'une aire de charbonnage.



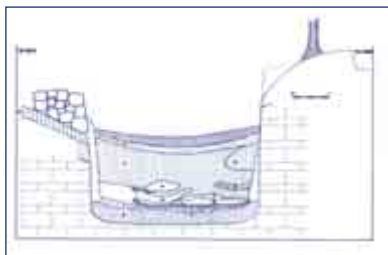
La mise à feu d'une charbonnière : expérimentation réalisée par l'ASER



Un four à chaux dans les Brasques à Bras

La chaux au quotidien

Les fours à chaux ou chauffours sont de simples fosses cylindriques, rétrécies vers le bas, creusées le plus souvent sur un terrain très légèrement pentu afin d'ouvrir un accès dans la partie la plus basse. Un muret consolide la partie supérieure de l'excavation ainsi que les deux parois du couloir d'accès. On remarque ce muret à sa couleur blanche ou rose due à la calcination de ses pierres. La plupart de ces fours disparaissent aujourd'hui sous une végétation dense et un comblement de terres entraînées par les eaux de ruissellement après de fortes pluies. Ce type de four est dit "à calcination périodique et grande flamme". Des blocs calcaires sont disposés en voûte sur piliers au-dessus du fond de la fosse et chauffés avec un combustible procurant chaleur vive et flamme : le pin essentiellement. L'artisan l'enfourne régulièrement pour obtenir un feu violent jusqu'à ce que la charge de calcaire rougisse et perde de son volume initial. Elle tend alors à s'écrouler. La chaux ainsi obtenue est une chaux vive, corrosive et donc inapte à un usage architectural. Pour être utilisable, il faut l'"éteindre", c'est-à-dire l'asperger ou l'immerger dans l'eau et ainsi procéder à une nouvelle transformation chimique. Des fosses pour éteindre la chaux sont parfois repérables



Coupe d'un four à chaux et son remplissage

aux abords des grandes fermes ou de bâtiments particulièrement importants (près des glaciers du Cros de Lans à Mazaugues, par exemple).

Le calcaire utilisé est rarement d'excellente qualité. Les artisans profitent le plus souvent des émergences rocheuses dans la colline, immédiatement utilisables sans creuser.

La dolomie qui est un calcaire riche en magnésium n'est pas sollicitée. Par contre, les fragments de calcite fossile sont très appréciés. La chaux ainsi produite est utilisée très localement.



Le four à chaux médiéval de la Verrerie à Rocbaron

Des usages plus spécifiques

Au lieu-dit la Verrerie, à Rocbaron, il est possible d'observer un type plus ancien de chafour. Il s'agit d'une grande fosse ovoïde de 5m de haut, coupée en deux par un aménagement du talus. Le revêtement interne de pierre apparaît. A la base de cette excavation, on note plusieurs couches, de cendres, de chaux et de pierres calcinées, vestiges de la fabrication de la chaux. Il est possible que cette chaux ait été destinée à la construction ou à la réfection du château médiéval de Forcalqueiret. La mise en place de ce four se situerait alors entre le 13^e et le 16^e siècle. Il nous rappelle que le nom du village lui-même, autrefois inclu dans les remparts de la forteresse, dérive justement de *forum calcherium*, c'est-à-dire four à chaux.

Entre le 19^e et le 20^e siècle, quelques fours dits "à calcination continue" apparaissent, souvent à proximité des agglomérations et des routes. Il s'agit de petites tours de plan carré, hautes de 4 à 5m, aux murs épais, renforcées par des ancrés de construction. Foyer et chambre de calcination y sont séparés et le remplissage et le défournement s'effectuent par des trémies différentes. La présence de telles structures induit une production accrue de chaux et indique une plus large commercialisation de ce produit.

Si la chaux obtenue par calcination du calcaire servait essentiellement à la confection de mortiers et de crépis, le plâtre dont on enduisait les murs internes des maisons était réalisé par calcination d'un autre minéral, le gypse. Les quartiers nommés Gypières ou Plâtrières sont fréquents (Méounes, La Celle, Cotignac, etc.). Ils comportaient automatiquement des fours à plâtre sur le modèle des fours à chaux.

Artisans et bergers

Plus fréquents dans le sud du département du Var, pour des raisons à la fois économiques et sociales, les fours à cade n'en sont pas moins présents en "Provence Verte". Les exemplaires de Rocbaron (lieu-dit la Verrerie) et de Méounes (quartier Fontcoulette) sont encore bien conservés. Il s'agit de structures destinées à la distillation du genévrier oxycèdre (*juniperus oxycedra*, cade en provençal) permettant d'obtenir un goudron liquide, noir et exhalant une forte odeur, destiné aux usines pharmaceutiques. Les documents que nous possédons permettent de dater cet artisanat, en four, entre la fin du 19^e siècle et la première moitié du 20^e siècle. Le produit, dit huile de cade (oli de cade ou enguent) n'en est pas moins connu dès l'Antiquité et fabriqué en Provence, de l'époque médiévale jusqu'au 20^e siècle, selon un autre procédé dit "à la marmite". Il s'agit alors d'obtenir le même produit mais en petites quantités pour soigner au cas par cas moutons et chèvres. Pour l'homme comme pour l'animal, l'huile de cade est utilisée pour les soins de la peau : gale, herpès, eczéma, psoriasis, extermination des tiques, etc.

La distillation du cade dans des fours semble n'avoir été pratiquée que par des artisans issus de la communauté paysanne locale et non par des immigrants comme cela a été le cas pour la cuisson du charbon de bois. Pour cette raison, les vestiges architecturaux annexes aux fours sont rares. Habitant dans les villages proches et n'étant pas astreints à une surveillance nocturne, les artisans du cade éprouvaient donc rarement le besoin de construire un abri près du four. Quand ces cabanes existent, elles ressemblent à de petits cabanons.

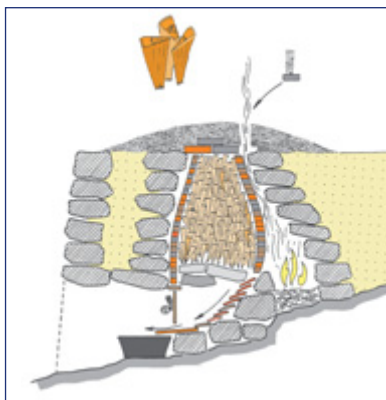
Deux structures pour un même procédé

Un four à cade est une structure maçonnée à sec, de 2m de haut environ, à façade légèrement trapézoïdale de 3m de large environ. La profondeur du four est variable, de 2 à 4m, selon qu'il est bâti sur un terrain plat ou en pente. Dans le premier cas, il est agrémenté à l'arrière de quelques marches permettant d'accéder à sa plateforme supérieure. Dans le second cas, le terrain lui-même constitue une rampe d'accès peu pentue. L'intérieur du four est aménagé en deux espaces séparés. Au centre, un cylindre de briques réfractaires montées à l'argile est bâti sur un entonnoir mis en forme par de menus fragments de tuiles posées sur un carreau incliné. C'est la chambre de distillation également appelée fabi ou jarre. Derrière et sur les côtés de celle-ci, un espace vide est aménagé : c'est la chambre de combustion. Deux événements percés sur les côtés du four communiquent avec cette chambre de combustion. De même, en façade du four, un renforcement appelé voûte permet d'accéder à la base de l'entonnoir de la chambre de distillation.

Le bois utilisé est tiré des racines et du tronc du genévrier oxycèdre, seules zones où le cœur rouge de l'arbuste dénote la présence d'huile. Ce bois est coupé en fines lamelles placées verticalement dans la chambre de



Four à cade



Coupe d'un four à cade pendant la distillation

distillation. L'orifice à la base de celle-ci est obstrué avec soin à l'exception d'un étroit interstice pour que l'huile puisse s'écouler. De même, un couvercle ferme hermétiquement le sommet de cette chambre de distillation. Des branches enflammées sont alors introduites par les événements jusqu'au niveau de la chambre de combustion de façon à chauffer les briques réfractaires de l'autre chambre. Peu à peu, la température monte à l'intérieur de la structure. La chaleur se propage à l'intérieur de la chambre de distillation et provoque l'exsudation d'huile contenue dans les bûchettes de cade. Une température de 110 à 120° à l'intérieur de la chambre de distillation est nécessaire pour que le processus s'opère. En fait, un premier produit s'écoule, rougeâtre, que l'on nomme eau de cade, avant que l'huile plus foncée et plus odorante n'apparaisse à son tour. Un four peut contenir une centaine de kilogrammes de bois de cade. La distillation dure une douzaine d'heures environ pour l'obtention de 5 à 10 litres de produit (eau et huile de cade) selon la qualité du bois. L'huile de cade est achetée aux artisans par les usines pharmaceutiques pour la fabrication de pommades et de savons. Le fameux "bébé Cadum" fait la promotion de produits à base d'huile de cade. L'eau de cade,

à peine moins active que l'huile, est vendue aux bergers et autres propriétaires de bétail via les drogueries locales.

Traditionnellement, les bergers distillent eux-mêmes "à la marmite", c'est-à-dire en utilisant une marmite en matériau réfractaire (argile ou fonte) remplie de bûchettes et renversée sur une dalle rocheuse, en pente et gravée d'un long sillon pour l'écoulement de l'huile. Un feu de branchage est allumé autour de la marmite et lui communique sa chaleur. Eau et huile de cade s'écoulent alors l'une après l'autre. La marmite et la pierre à cade forment donc un four miniature.

Le récipient contient quelques kilogrammes de bois de cade et la distillation ainsi réalisée permet de recueillir une petite bouteille de produit, suffisante pour soigner les bêtes pendant quelques mois. Des pierres à cade, rainurées et noircies, sont parfois visibles aux alentours des anciennes grandes fermes. La plupart ont été brisées puis réutilisées dans la maçonnerie de nouveaux bâtiments.



Pierre à cade

Les glacières

Les glacières, particulièrement nombreuses en Provence Verte, représentent des vestiges architecturaux étonnants par leur ampleur, leur technicité et l'activité économique qui a engendré leur construction. Les 17 puits à glace bâtis sur le territoire de Mazaugues (autrefois sur la commune de Meynarguette) constituent une concentration exceptionnelle de ces bâtiments auxquels il faut ajouter les cinq glacières ruinées du Plan d'Aups et nombre de petits réservoirs dans les agglomérations ou à proximité de celles-ci. Sont aujourd'hui visitables car restaurées récemment les glacières d'Entrecasteaux et de Cotignac.



La glacière de Pivaut à Mazaugues

L'architecture

Les glacières de Mazaugues ont donc été édifiées sur l'ubac du massif de la Sainte-Baume. L'hygrométrie, la température, la circulation des vents et le couvert végétal attestent la fraîcheur particulière de cette zone. En outre, le réseau hydrographique est riche d'une multitude de ruisseaux pérennes et de torrents intermittents, de sources captées et canalisées, et de zones saisonnièrement marécageuses. L'eau est donc très présente. Les hommes n'ont eu qu'à la faire geler sur de grands bassins plats au plus froid de l'hiver et à conserver la glace ainsi formée dans des réservoirs bâtis, en partie souterrains : les glacières. Ces réservoirs sont faits de deux parties : une cuve souterraine, cylindrique, revêtue en partie à sec, en partie avec un appareil lié au mortier, et une structure hors sol toujours maçonnée, terminée par une coupole surmontée d'un toit en tuiles. Une ou plusieurs ouvertures sont percées dans la partie supérieure de la maçonnerie et servent pour le chargement et/ou le déchargement de la glace. Les sols sont pavés avec des moellons prismatiques disjoints afin que l'eau de fusion puisse s'infiltrer dans le sol. Dans quelques cas, des canaux d'évacuation de l'eau éliminent le reste des eaux d'infiltration. Les glacières ont donc l'aspect de grosses tours trapues, coiffées d'un toit conique bas, parfaitement intégrées dans leur environnement. Selon les quartiers, elles sont hautes, intérieurement, de 15m à 25m, dont seulement 2m à 5m hors sol. Leur diamètre varie de 7m à 19m. La capacité de ces glacières est donc différente d'une construction à l'autre, allant de 100 m³ à 2700 m³ pour la glacière de Pivaut. L'ampleur des bassins de gel est à la mesure du volume des bâtiments et ils peuvent s'étendre sur plusieurs centaines de mètres, formant parfois

des terrasses successives qui reçoivent l'eau les unes des autres par gravité. Des murets et quelques digues retiennent cette eau. Un substrat d'argile imperméable à très faible profondeur facilite souvent cette opération. Les bassins étaient donc remplis d'eau à l'approche des nuits froides sur une hauteur de 15 à 20cm. La glace qui se formait ainsi au bout d'une ou plusieurs nuits était ensuite acheminée jusqu'au réservoir dans des charrettes, à dos de mulet ou à dos d'homme. Là, elle était précipitée dans la glacière et conditionnée par des ouvriers qui la tassaient soigneusement avec des "dames", lourds tronçons de bois ajustés au bout d'un long manche. Le sol et les murs de la glacière étaient tapissés de bottes de paille ou autres végétaux disponibles (roseaux, fougères) afin d'éviter que la glace ne soit en contact avec la pierre qui n'est pas un matériau isolant. Lorsque le produit parvenait au seuil de la plus haute porte de la glacière, celle-ci était considérée comme remplie. D'autres bottes de végétaux isolants et des planches recouvraient la glace, puis l'on fermait les portes du bâtiment (jusqu'à trois portes pour une même ouverture), parfois même on en scellait l'accès avec un mur bâti au mortier de chaux. A partir de la fin du printemps, en début de soirée, on rouvrait la glacière et on prélevait les quantités de glace nécessaires. Cette glace prenait la forme d'un gros cylindre après son passage dans un moule cylindrique appelé "cornue" puis était placée sur des charrettes, enveloppée de paille et de sacs de jute, pour être acheminée, de nuit, jusqu'aux entrepôts des villes.

Le commerce de la glace

On date les débuts de l'artisanat et du commerce de la glace de la seconde moitié du 17^e siècle lorsque le produit est considéré, par le pouvoir central d'abord, puis par les communautés qui rachètent le privilège, comme un élément fort de la vie citadine et donc d'un bon rapport économique. Toulon fait construire des puits à glace dans le périmètre qui lui est imparti, c'est-à-dire jusque sur l'ubac de la Sainte-Baume. Le territoire marseillais se borne à hauteur du Plan d'Aups qui est aussi la limite du territoire toulonnais, d'où litiges. A la Révolution, l'abolition des privilèges permet un commerce libre en tous lieux et le territoire de Mazaugues est investi par des entrepreneurs des deux villes. Ainsi, la dernière glacière construite, dans la seconde moitié du 19^e siècle, celle de Pivaut, est la propriété d'un négociant établi à Marseille. Les glacières cessent de fonctionner, les unes après les autres, dans le premier quart du 20^e siècle, concurrencées par la glace alpine apportée

par le train et par la construction d'usines frigorifiques dans les villes.

Les glacières villageoises sont construites par les communautés au cours des 17^e et 19^e siècles et affermées (mises en gérance sous contrat) à des particuliers tentés par une entreprise potentiellement rémunératrice. Le plus souvent ces tentatives échouent rapidement, la demande locale étant insuffisante pour rentabiliser un tel commerce. De telles glacières sont souvent bâties près de cours d'eau qui gèlent en hiver ou près de grandes étendus planes qui ont pu être ponctuellement transformées en bassins de gel. Outre leurs dimensions moindres, il s'agit des mêmes puits maçonnés, à toit en coupole ou en voûte et couverture de tuiles, que les bâtiments de la Sainte-Baume. A la lisière des communes de Brue-Auriac et de Barjols, une petite falaise calcaire au bord de l'Argens abrite une excavation naturelle transformée en glacière.



La glacière du château d'Entrecasteaux



Un poste de chasse en planches à Carcès

Les pratiques cynégétiques

La chasse est réglementée de longue date. Au Moyen Age, des actes de franchise concernant l'usage des terres sont souvent assortis de clauses permettant aux habitants de chasser une ou plusieurs espèces : lapins, lièvres, cerfs, chevreuils, renards et loups sont cités pour Brignoles dès 1311-1315. Pour l'Ancien Régime, le gibier figure dans de nombreux menus communautaires festifs et les consuls ordonnent des chasses pour recevoir des hôtes de marque et pour faire des cadeaux de complaisance ou de reconnaissance : bécasses, perdrix et un "cochon marron" sont cités pour un festin offert par les consuls du Val en 1746. On organise aussi des chasses aux nuisibles : les battues aux loups sont fréquemment signalées. Avec l'abolition des privilèges en 1789, puis la promulgation du code forestier en 1827, des conflits opposent parfois forestiers et chasseurs. Toutefois, ces relations évoluent vite et le caractère populaire de la chasse reste un élément identitaire fort pour la Provence, en général. Aujourd'hui, la chasse appartient à un temps social séparé du temps du travail : le chasseur prend souvent ses congés pendant la période de chasse.

C'est un moment fort de l'année, consacré au divertissement, à la convivialité et à la mise en valeur de la personne.

Toutefois, si les textes recensent les espèces animales, s'ils signalent les périodes autorisées, ils ne disent rien ou pas grand chose des pratiques cynégétiques anciennes. De nos jours, deux types de chasse dominent en "Provence Verte" et dans le reste de la basse et moyenne Provence. La battue au sanglier est inspirée des anciennes battues aux loups. C'est une chasse active, en équipe organisée et hiérarchisée, qui mobilise des chiens, qui se fait plusieurs fois par semaine pendant l'automne et l'hiver, qui dure la matinée ou la journée et qui cause une grande agitation tant dans la colline que dans le village. Existe aussi la chasse aux petits oiseaux au moyen de leurres (appeaux ou chilets et appelants ou rampéu). C'est une activité plutôt solitaire, qui se prépare longuement et qui dure quelques heures de la journée : au petit matin, quand les oiseaux glanent leur nourriture, et au crépuscule, quand les oiseaux regagnent leur nid. Elle s'effectue pendant de courtes périodes de l'année : en octobre-novembre au moment de la "passe" ou "montée" et de mi-janvier à début mars au moment de la "repassé ou "remontée". D'autres chasses solitaires ou en équipe restreinte concernent les perdreaux, les bécasses et les lapins de garenne. Elles se font à l'approche, à l'attente, au chien d'arrêt ou au moyen de pièges. Quelques chevreuils ont été récemment introduits dans certains massifs de collines mais on ne peut les chasser que pendant quelques jours dans l'année.



Un siège de chasseur constitué de pierres empilées à Néoules

Les témoins matériels

La chasse au sanglier ne laisse que peu de traces sur le terrain. Le "rendez-vous" avant et après l'action est une ferme, un cabanon, une clairière, etc. Dans la forêt, les vestiges se résument à quelques pierres empilées pour les sièges (les séti) des chasseurs postés et pour signaler les pas (passages habituels des bêtes). A ces aménagements, il faut ajouter les bauges et abreuvoirs placés à des endroits propices pour favoriser la concentration du gibier. Ce sont des excavations étanches ou rendues telles, de 2 à 3m de longueur ou de diamètre, placées dans une clairière naturelle ou créée. Le même abreuvoir supplée aux besoins des bêtes par temps de sécheresse. Les membres de la société de chasse locale viennent y observer les traces et calculent les potentialités pour la prochaine saison de chasse.

La chasse au petit gibier nécessite la construction de "postes" plus ou moins spacieux et confortables, apparentés parfois à des cabanes rondes ou à des cabanons. Plusieurs fenestrons en forme de meurtrière permettent la visée vers différents points cardinaux. Toutefois, si l'environnement immédiat indique la chasse de lapins ou de perdreaux, ces "postes" sont également des lieux de rendez-vous et de séjours prolongés de la part de chasseurs de sangliers. Parfois, un crochet épais fixé à la branche d'un chêne proche suggère la découpe sur place du gros gibier. Cette utilisation pour la chasse

du cabanon des collines, pendant quelques jours ou semaines d'affilée, tend à disparaître aujourd'hui. Par contre, ces lieux sont encore utilisés pour des retraites entre "collègues" (hommes qui forment un groupe d'amis) : séjours assortis de repas copieux, les riboto. La chasse du petit gibier à plume et à poil nécessite des aménagements nombreux et diversifiés. Elle s'exerce souvent à partir des pierriers (les clapié) situés à la limite des parcelles cultivées. Le chasseur les aménage : un muret courbe sur le sommet du pierrier pour se poster, un couloir étroit et bas au pied de la structure pour piéger les lapins, un grand couloir à l'intérieur du pierrier pour guetter et tirer plus facilement, etc. Une dalle pour s'asseoir et le tronc d'un arbre pour s'adosser suffisent pour faire un poste. Souvent aussi, le chasseur bâtit un agachon : une petite cabane en pierres sèches de plan circulaire ou quadrangulaire, s'appuyant ou non contre un rocher et pourvue d'une ou plusieurs minuscules meurtrières. Certaines ont une toiture en pierre sèche, d'autres sont couvertes de matières végétales. Ces constructions ont été relayées par des postes en planches recouverts de branchages divers ou imitant la nature par leurs couleurs ou par un camouflage en treillis agrémenté de feuilles. Beaucoup de ces postes sont faits de matériaux de récupération : tôles, planches, moquette pour étouffer les bruits, etc. Ces constructions sont les dernières créations d'une architecture populaire et précaire. Leur densité montre la vitalité des pratiques qui les motivent. Près de ces diverses constructions, des abreuvoirs pour les petits oiseaux (buvidou), des perchoirs pour les perdrix (pierres empilées ou dalle dressée, dits quilles : quihâou), des clairières pour les lapins, sont aménagés dans la ligne de mire des fenestrons de tir.

Ces postes sont dit "à feu". Pour capturer les oiseaux vivants, on aménage les grands arbres autour du poste pour y tendre les baguettes à glu ou "gluaux" (dites verguettes) et y hisser les "mâts" (cimèu) : des barres verticales servant de perchoirs. L'endroit devient un poste "pour le vif" ou cabano vivo. Bien sûr, un cabanon de plaine auprès d'un bosquet d'arbres, les vestiges d'une ancienne cabane de charbonnier, etc., sont souvent recyclés en postes de chasse.

L'implantation des postes fixes ne nécessite aucune autorisation et le bâti n'est pas cadastrable. L'accord oral du propriétaire suffit. La distance entre deux postes n'est fonction que de la configuration du terrain. L'accès des lieux est laissée libre à condition que les "consignes" (laisser le poste dans l'état dans lequel on l'a trouvé, ne pas épuiser et renouveler les provisions, ne pas déranger les arrangements sylvicoles du constructeur) soient respectées. La civilité veut que l'on se retire en cas de venue du propriétaire du bâti pour lui laisser la primeur de toute opération. Dans le même temps, un propriétaire foncier ne peut revenir sur sa parole et enlever un poste sous peine d'être vite stigmatisé par la communauté rurale.



Un cros planté de vignes et d'arbres fruitiers à Correns

L'espace de la Provence Verte est donc une mosaïque de terroirs juxtaposés et contrastés. Chacun de ces petits espaces possède une individualité propre qui est déterminée par sa configuration géographique, par ses produits et par les activités qui s'y déroulent. Tous ces terroirs sont facilement embrassés par la vue et aisément arpentés à pied. Il en résulte un paysage bigarré et ajusté aux particularités des lieux et aux besoins des usagers.

On peut toutefois reconnaître quelques éléments récurrents qui créent l'unité et l'originalité de l'ensemble dit Provence Verte. De plus, les aménagements et les locaux relatifs aux activités du monde rural dans les campagnes et dans la colline de la Provence Verte sont multiples, reconnaissables et compris par une grande partie de la population. Ils maintiennent l'équilibre du milieu physique, que ce soit le drainage des cuvettes et des versants, la stabilité des terrains ou la diversité de la flore et de la faune. Ils maintiennent aussi la mémoire des usages traditionnels des terres. Ils permettent une évolution vers de nouvelles utilisations qui exploitent sans les détruire les potentialités de la nature et les structures de la société. Ainsi, la symbiose entre l'agriculture et l'extension de l'habitat en plaine dépend de l'observation de quelques règles pour l'occupation des sols : grouper le bâti en lisière des champs et sur le bas des pentes, l'installer de préférence sur des terrains maigres et surélevés, amplifier pour la circulation les passages et chemins existants. De même, la symbiose entre pastoralisme forestier, loisirs sportifs et chasse dans les terres boisées dépend beaucoup de la connaissance et du respect des arrangements et du bâti qui signalent ces activités. Abandonnées ou en mutation, les structures agraires et les constructions rurales représentent des éléments permanents, des repères pour que le milieu et la société se transforment en douceur.

Pour en savoir plus :

Acovitsiotti-Hameau A., 2005, Côté colline. Pratiques et constructions de l'espace sylvopastoral en Centre-Var, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 340 p.

Aguhlon M., 1970, La vie sociale en Provence Intérieure au lendemain de la Révolution, Paris, C.N.R.S, Société des Etudes Robespiéristes, 531 p.

Bromberger Chr., Lacroix J., Raulin H., 1980, L'architecture rurale française, tome : Provence, Berger-Levrault éd., 359 p.

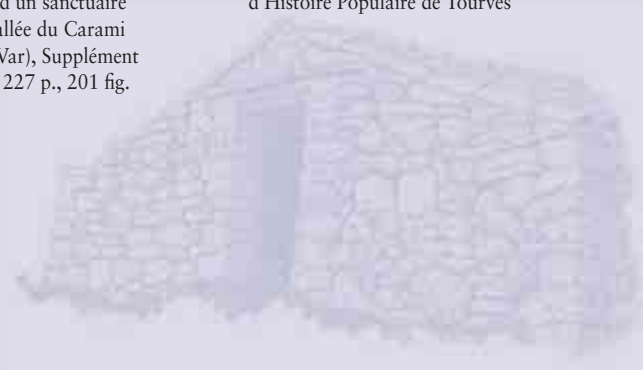
Hameau Ph., 2000, Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique : la haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves - Var), Supplément n°7 au Cahier de l'ASER, 227 p., 201 fig.

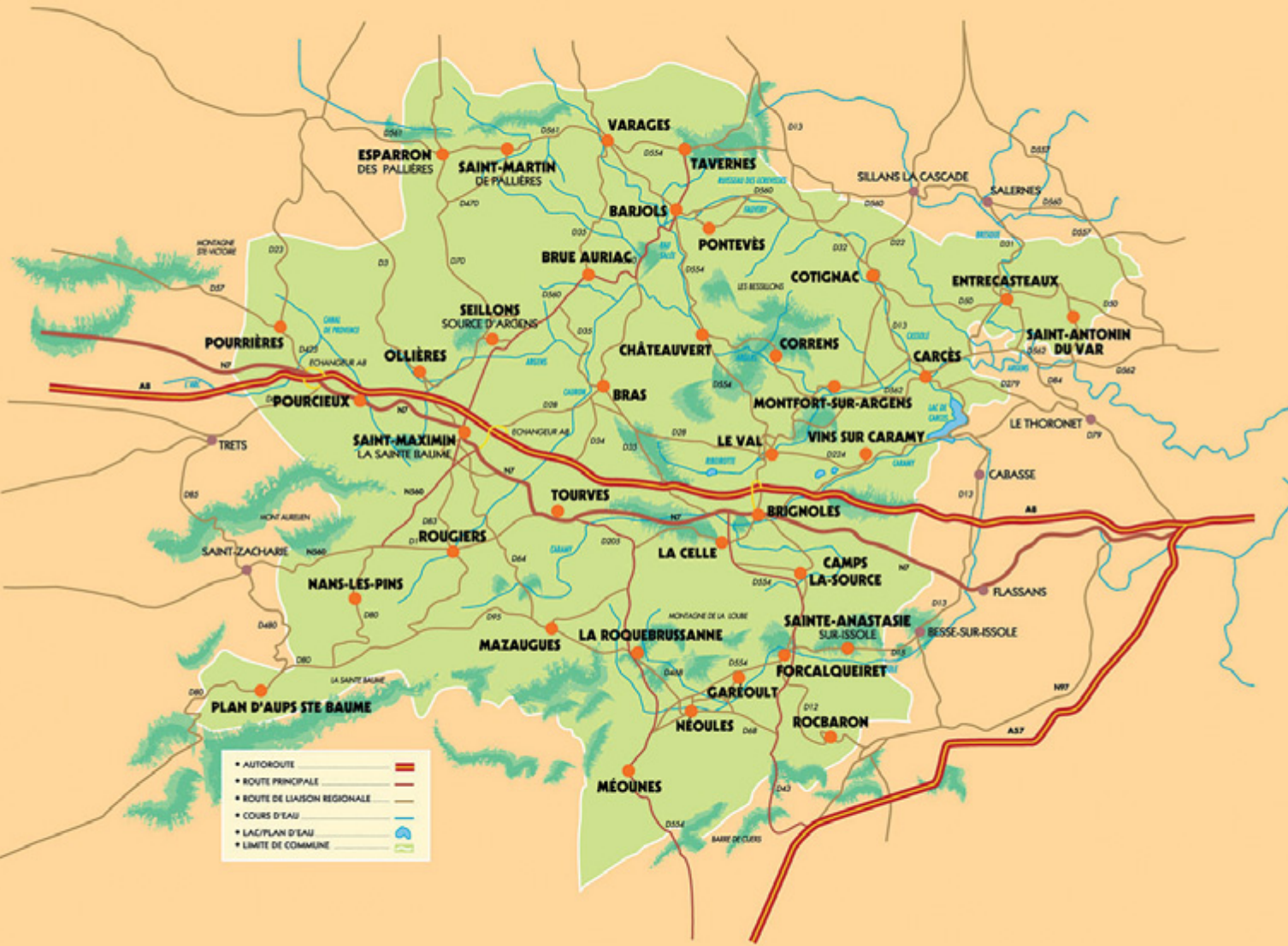
Juillard E., 1991, Le département du Var : 1790-1990. Métamorphoses d'un territoire, dans Recherches Régionales, no 2, pp. 99-140

Livet R., 1962, Habitat rural et structures agraires en Basse Provence, Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, éd. Ophrys, 465 p., 20 photos hors texte

Rinaudo Y., 1982, Les vendanges de la République. Les paysans du Var à la fin du XIX^e siècle, Presses Universitaires de Lyon, 321 p.

Nombreux articles dans les "Cahiers de l'ASER" et les "Cahiers de l'Association d'Histoire Populaire de Tourves"





VARAGES
ESPARRON DES PALLIERES
SAINT-MARTIN DE PALLIERES
BARJOLS
TAVERNES
SILLANS LA CASCADE
SALERNES
POURRIERES
POURCIEUX
OLLIERES
SEILLONS SOURCE D'ARGENS
CHATEAUVERT
BRAS
PONTEVES
COTIGNAC
ENTRECASTEAUX
SAINTE-ANASTASIE SUR ISSOLE
SAINT-ANTONIN DU VAR
CARCES
LE THORONET
LE VAL
VINS SUR CARAMY
CABASSE
TRETS
SAINTE-ANASTASIE SUR ISSOLE
LE VAL
BRIGNOLES
LA CELLE
CAMPS LA-SOURCE
FLOSSANS
ROUGIERS
MAZAUGUES
LA ROQUEBRUSSANNE
SAINTE-ANASTASIE SUR ISSOLE
BESSE-SUR-ISSOLE
LA ROQUEBRUSSANNE
GAREOULT
FORCALQUEIRET
NEOULES
ROCBARON
MEOUNES

La Provence Verte appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire.

Le ministère de la culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités territoriales qui valorisent leur patrimoine. Il garantit la compétence de l'animateur de l'architecture et du patrimoine et des guides-conférenciers, et la qualité de leurs actions.

Des vestiges antiques à l'architecture du XXIème siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 124 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

Le service animation du patrimoine

Il propose toute l'année des animations pour les habitants, visiteurs et scolaires.

A proximité

Fréjus, Grasse, Menton, Briançon, Arles et le Pays du Comtat Venaissin bénéficient de l'appellation Villes ou Pays d'art et d'histoire

Renseignements

Maison du tourisme de la Provence Verte
Carrefour de l'Europe – 83170 Brignoles
04 94 72 04 21
Site internet : www.provenceverte.fr

Service Pays d'art et d'histoire
4 rue d'Entraigues – BP 14 – 83171 Brignoles Cedex
04 98 05 12 29

ASER du Centre-Var
Maison de l'archéologie
21 rue de la République – 83143 Le Val
04 94 86 39 24 - aser2@wanadoo.fr
site internet : <http://asercentrevar.free.fr>



Ce projet est cofinancé par la Communauté Européenne dans le cadre du programme Leader +